



CLASSIQUES  
GARNIER

Édition de LUBIN (Georges), « Index des correspondants », *Correspondance*, Tome III, *Juillet 1835 – avril 1837*, SAND (George), p. 857-902

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-2886-9.p.0897](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-2886-9.p.0897)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2013. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## INDEX DES CORRESPONDANTS <sup>1</sup>

ACOLLAS (Pierre-Isidore). — 999, 1045, 1058, 1059, 1099, 1102, 1115, 1118, 1119, 1120, 1121, 1122, 1125, 1128, 1143, 1167, 1184 *bis*, 1193, 1219, 1221, 1240, 1248.

Né à La Châtre (Indre) le 7 prairial an III — 26 mai 1795 — Pierre Acollas y fut avoué de 1822 à 1836. C'est alors que George Sand lui confie ses intérêts, lors de son procès en séparation. Après une période où il semble interrompre toute activité, de 1837 à 1845, nous le retrouvons avocat au barreau de sa ville natale, jusqu'à sa mort, survenue au Magny (Indre) le 3 septembre 1847.

Il laissait un fils, René-Paul-Émile (1826-1891), et une fille, Marie-Clémence-Isaure. Le premier deviendra un éminent professeur à la Faculté de droit de Paris, jurisconsulte renommé, auteur de plusieurs traités et ouvrages de droit et de politique. Il était d'idées avancées, qui lui valurent l'honneur d'une condamnation par les tribunaux de l'Empire. Il sera plus tard en relations (peu suivies semble-t-il) avec G. S.

AGOULT (Marie-Catherine-Sophie de Flavigny, comtesse d'). — 983, 1069, 1103, 1181, 1215, 1259, 1273, 1324, 1346, 1353, 1396, 1418, 1421, 1427, 1444, 1447.

Il est impossible de condenser en trente lignes une existence aussi pleine et aussi agitée; M. Jacques Vier lui a consacré six volumes in-8° compacts, flanqués d'annexes imposantes, sans avoir réussi à vider ses cartons. Nous renvoyons donc à ses remarquables ouvrages, en prévenant toutefois le lecteur qu'il nous trouvera parfois en désaccord sur le chapitre des relations entre George Sand et Marie d'Agoult. On peut lire aussi l'ouvrage plus rapide de Claude Aragonnès : *Marie*

---

1. Les numéros renvoient aux lettres et non aux pages.

*d'Agoult, une destinée romantique*, (Hachette, 1938). Esquissos à grands traits : née le 30 décembre 1805 à Francfort-sur-le-Main d'un père français et d'une mère allemande, Marie de Flavigny épouse le 16 mai 1827 le comte Charles d'Agoult, colonel de cavalerie, parti honorable sans plus, et qui, à distance, paraît assez peu fait pour cette jeune fille très brillante, à la fois par sa beauté et par son intelligence. Liszt survint, en 1833, jeune, célèbre, beau, enchanteur, et c'est très vite, le grand amour enivrant, « sans partage, sans limite, sans fin... », qui balaye tout devant lui.

Mai 1835 : les amants quittent Paris séparément pour se rejoindre en Suisse. Décembre : naissance de Blandine. Deux autres enfants suivront : Cosima et Daniel. Années de bonheur, de pèlerinage (Suisse, Italie), de gloires, mais aussi de secrètes blessures et d'affronts : les amours ne sont « sans fin » qu'au commencement. La liaison agonisera longuement, orageusement.

Marie d'Agoult revenue à Paris ne regagnera pas le domicile conjugal. Elle s'est déjà essayée à écrire; elle publiera bientôt sous le pseudonyme de Daniel Stern, des romans autobiographiques où l'influence de George Sand se fait sentir, mais aussi des articles sérieux de littérature et de philosophie, et plus tard *Histoire de la Révolution de 1848*, genre où elle est plus à l'aise. Elle aura un salon littéraire et politique, où se rencontreront beaucoup de célébrités de la période 1850-1875. Mais tout ceci n'est que le deuil — miroitant plus qu'éclatant — du bonheur perdu.

Elle mourra à Paris le 6 mars 1876.

Ses relations avec George Sand, à qui Liszt l'a présentée, commencent en 1835. En septembre 1836, G. S. rejoint en Suisse les deux amants, Marie passe une partie de l'hiver suivant et du printemps 1837 à Nohant, seule ou avec Liszt. Quelques lettres sont échangées, puis totale éclipse : G. S. cesse de répondre. Cette brouille n'a pas fini de faire couler des encres plus ou moins corrosives. Nous verrons dans les prochains tomes à nous faire une opinion fondée sur une analyse objective de textes qui ont déjà beaucoup servi.

En tout cas, les prolongements littéraires de cette amitié (orageuse elle aussi) sont importants, *Béatrix*, de Balzac, *Horace*, de George Sand en découlent... Sur *Béatrix*, lire la remarquable introduction de Maurice Regard à l'édition qu'il a procurée de ce roman (Classiques Garnier).

G. S. a parlé de Marie d'Agoult en mainte occasion : *Hist. Vie*,

t. X, pp. 144-150; *Journal intime (posthume)*, et, bien sûr, les *Lettres d'un voyageur*.

ALLART (Hortense). — 1109<sup>D</sup>, 1368<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. II, p. 909.

ANSTER (Elizabeth, dite *Eliza*). — 1105.

Malgré des recherches persévérantes nous n'avions trouvé jusqu'ici que très peu de renseignements sur Eliza Anster à part ce que nous a révélé George Sand qui l'a connue au Couvent des Augustines anglaises et qu'on peut résumer ainsi : son père était anglais, et neveu de Mme Canning, supérieure du couvent; il avait épousé à Calcutta une Indienne qui lui donna plusieurs enfants; la plupart moururent et les trois qui restaient furent envoyés en Europe; Eliza, d'une beauté extraordinaire, devint religieuse à Cork en Irlande, sous le nom de Mary-Austin, puis supérieure de son couvent; son frère était prêtre dans la même ville. Sa sœur Lavinia était également pensionnaire aux Augustines anglaises en 1818-1820.

Au moment de remettre cette notice à l'impression, nous avons reçu des renseignements en provenance du couvent irlandais où se trouve la communauté à laquelle a appartenu Eliza (couvent des Ursulines, autrefois à Cork, depuis transféré à Blackrock). Nous en remercions vivement le Révérend F. X. Martin, professeur d'histoire du Moyen Age, à l'Université de Dublin, grâce auquel ces recherches ont été finalement couronnées de succès.

Elizabeth, fille de Richard Anster, esq., et de Mary-Ann Merydith (ce nom est peu lisible sur le registre), fut baptisée à Calcutta en février 1802, probablement dans la religion protestante, car lorsqu'elle sera plus tard pensionnaire à l'école du dit couvent, on l'admettra dans la religion catholique et la baptisera conditionnellement au monastère le 15 août 1815. Après quelques années passées au Couvent des Augustines anglaises, à Paris, elle rentra à celui de Cork comme novice, le 2 décembre 1821, prit l'habit le 29 octobre 1822, fit profession le 25 janvier 1825, sous le nom de sœur Mary Augustine. Rien dans les annales du couvent n'indique qu'elle ait été élue supérieure. Elle est morte subitement à Cork le 5 mai 1869.

Le nom de la mère peut paraître contredire la version d'*Hist. Vie*, mais il n'est pas exclu que Richard Anster ait épousé un métisse, née d'un père anglais.

Seule la lettre que nous publions ici pour la première fois en France nous est parvenue. Il est certain que les deux amies en échangèrent d'autres, au moins dans la période qui se place entre leur séparation (mai 1820) et le noviciat d'Eliza (décembre 1821). Mais les religieuses sont-elles autorisées à conserver des correspondances profanes?...

G. S. a donné à une de ses nouvelles le nom de Lavinia.

Cf. *Hist. Vie*, t. VIII, pp. 31-39 et 121.

ARAGO (François-Victor-Emmanuel). — 993<sup>D</sup>, 1012, 1016<sup>D</sup>, 1020, 1023, 1048, 1067, 1111, 1117, 1233, 1244, 1358<sup>D</sup>.

Celui-ci fut un des amis les plus fidèles de G. S., de l'espèce « chien familier », que l'on bouscule et taquine impunément et qui ne se fâche jamais. Fils de l'astronome François Arago, il est né à Paris le 6 août 1812. C'est chez Balzac, rue Cassini, qu'il a fait la connaissance de l'auteur d'*Indiana*, en 1832 probablement. Nous sommes loin d'avoir toute la correspondance échangée, notamment au début, et la première lettre connue témoigne déjà d'une grande familiarité. Comme d'Arago, comme Didier, Emmanuel est amoureux de George, et Didier s'irrite souvent de son assiduité. En juin 1835, on constate qu'Emmanuel la tutoie, et Balzac note que « Mme Du[devant] se laisse rendre des soins par Emmanuel Arago... ». En 1836-1837, nombreux sont les dessins de Maurice qui le montrent dans la *mansarde bleue*.

Avocat, vaudevilliste, quasi collaborateur de Balzac et Sandeau en 1834 pour un drame en cinq actes, les *Courtisans*, auteur d'un recueil de poèmes (*Vers*, Paulin, 1832) qui témoigne de plus d'application que de génie, il s'orientera plus tard vers la politique. Représentant du peuple en 1848-1849, il se tiendra dans l'ombre sous le second Empire, redeviendra député en 1869, en 1871, sénateur en 1876, ambassadeur en Suisse de 1880 à 1894. Il mourra à Paris le 27 novembre 1896. Il a laissé des *Mémoires* inédits. On verra G. S. le traiter à la fois avec amitié, confiance et... désinvolture. Mais c'est peut-être la marque de la véritable amitié. C'est à Emmanuel de préférence à tout autre que G. S. confiera plus tard de douloureux secrets de famille. On voulut les brouiller en prétendant qu'il avait servi de modèle au personnage peu sympathique d'Horace dans le roman du même nom. On peut lire à ce sujet la lettre pleine de bon sens qu'Emmanuel écrivit à G. S. (W. Karénine, *George Sand*, III, pp. 271-272).

Cf. *Hist. Vie*, t. IX, p. 14.

ARAGON (*Charles-François-Armand* Bancalis de Maurel, comte d'). — 969<sup>D</sup>, 971, 1054, 1076, 1080, 1081, 1134, 1135<sup>D</sup>, 1156, 1169, 1253, 1298, 1325, 1333, 1416.

Né à Lobez (Tarn) le 23 avril 1812, Charles d'Aragon, fils du marquis d'Aragon, pair de France, et de Thérèse-Sophie-Joséphine-Alexandrine de Nassau, est, à l'époque où G. S. fait sa connaissance (1835), auditeur de seconde classe au Conseil d'État. Ce corps d'élite se recrute surtout parmi les jeunes gens bien nés, comme on sait; les travaux n'en sont pas trop astreignants, et le jeune lion a le temps de se consacrer aux salons (ceux de la princesse Belgiojoso, de la comtesse Merlin, de la marquise d'Aguesseau, par exemple)... et aux mansardes pourvu qu'elles soient littéraires. Le *Journal* de Charles Didier nous le montre assidu au 19 quai Malaquais, à des heures tardives, et note, non sans acrimonie, qu'il est amoureux de Lélia. Il est assez intime pour que son nom soit cité à la fin de la X<sup>e</sup> *Lettre d'un voyageur*, avec ceux de David Richard, Calamatta, Mercier, Emmanuel [Arago] et Benjamin [Martineau-Deschenez] (mais on cherchera vainement ces lignes dans les éditions qui ont suivi l'originale de 1837).

On le devine de faible santé, atteint du mal du siècle. Il est des amis de Mérimée, de la comtesse de Montijo, de Mme Dosne. Il épouse en 1836 une demi-sœur de la princesse Belgiojoso, Thérèse Visconti d'Aragona (qui n'était pas veuve, comme l'avance M. Parturier, *Corr. gén. de Mérimée*, I. p. 360, n. 1; il semble qu'il y ait confusion avec sa mère, la marquise Vittoria). De 1837 à 1848 les relations avec G. S. se sont beaucoup espacées : l'orientation politique de la romancière est peut-être la cause de l'éloignement du jeune monarchiste. Mais il faut dire aussi que la correspondance a été très dispersée. D'Aragon, élu député d'Albi le 1<sup>er</sup> août 1846, siègea comme monarchiste constitutionnel. En 1848, il est élu représentant du peuple à la Constituante. Quelques lettres furent alors échangées, mais cette reprise de relations ne pouvait être longue, d'Aragon étant mort le 15 septembre 1848, à l'âge de 36 ans, dans la maison même qu'habitait Mérimée (18 rue Jacob). Bien qu'adversaire politique de Louis Blanc, il avait donné le 26 août 1848 asile à ce dernier, objet de poursuites, conduite de gentilhomme dont Louis Blanc demeura très reconnaissant.

BARBIER (Mme). — 1108<sup>D</sup>.

Nous n'avons aucune certitude quant à l'identité de cette correspondante. S'agit-il de la mère du poète Auguste Barbier,

auteur des *Iambes* et de *Il pianto* que G. S. admirait fort, comme on l'a vu au tome II, pages 228 et 239? Le père du poète avait eu, de 1805 à 1824, son étude d'avoué au 19, quai Malaquais.

BAUDOT (Antoine-Jean-Baptiste, dit *Alphonse*). — 1323.

Cet ami de Jules Sandeau a été identifié grâce à la liste électorale de 1849 (et nous en remercions Mme Felkay, conservateur aux Archives de la Seine, qui nous a mis sur cette piste) où nous repérons un Baudot Antoine-Jean-Baptiste, homme de lettres, né en 1803, demeurant 106 rue du Bac. C'est forcément le nôtre, car cette adresse figure sur des lettres que lui a adressées Sandeau vers 1840 (Lov., F 1031). Mais par ailleurs il nous a filé entre les doigts, et nous ne savons ni la date exacte ni le lieu de sa naissance, et pas davantage de sa mort, qui aurait précédé celle de Sandeau (1883). Celui-ci l'avait chargé, par lettre du 13 juin 1867, d'anéantir dès le lendemain de son décès, à lui Sandeau, une malle de papiers qu'il lui avait confiés (Lov., F 1031, fol. 92). Mais, d'après Clouard, Baudot mourut avant son ami, et sa veuve vendit tout *comme vieux papiers* ! Le libraire Sapin en aurait retrouvé par hasard, mais nous ne savons lesquels, ni ce qu'ils sont devenus (Lov., G 1163, dr Clouard, n° 247). Il devait y avoir là-dedans des documents qui feraient le bonheur des historiens littéraires : lettres de George Sand, de Marie Dorval, de Balzac peut-être, manuscrit de *Rose et Blanche*, etc.

Baudot était l'auteur de trois romans qui n'ont pas fait sortir son nom de l'ombre : *La Madone de Montbazou* (Baudouin, 1836, 2 vol. in-8°), *Le Registre de Mademoiselle* (Bureau central d'imprimerie et de librairie, 1837, 1 vol. in-8°), *Deux années d'illusion* (Ladvoocat, 1838, 2 vol. in-8°).

BAUNE (Julie Vignault, Mme Eugène). — 1363.

Les comptes rendus des séances du Procès d'Avril, où Mme Baune était citée comme témoin, nous ont livré son nom de jeune fille et son âge. Elle a alors 28 ans, ce qui la fait naître vers 1807, mais où?

C'est probablement à l'occasion de ce procès que G. S. fait sa connaissance. Eugène Baune (Montbrison, Loire, 5 sept. 1799 — Bâle, 5 mars 1880) était au nombre des accusés. Instituteur et directeur d'une école de commerce à Lyon, il avait été un des chefs de l'insurrection lyonnaise de 1834. Condamné à la déportation le 13 août 1835, il s'évada de

Sainte-Pélagie et vécut à l'étranger jusqu'à l'amnistic. Il a collaboré au journal *La Réforme*.

Aussi convaincue que lui, sa femme paraît avoir été une militante énergique : nous avons vu qu'elle avait été arrêtée pour avoir favorisé l'évasion de prisonniers à Doullens fin 1836.

Marceline Desbordes-Valmore, Louise Colet, Béranger, Lamennais se sont intéressés à elle. Elle avait une fille, née vers 1827, qu'elle voulait en 1844 faire entrer au Conservatoire.

Lors du coup d'État du 2 décembre 1851, Eugène Baune sera arrêté un des premiers (cf. Victor Hugo, *Histoire d'un crime*, éd. Imprimerie Nationale, 1907, t. II, p. 276).

BEAUMONT (*Gustave-Auguste de la Bonninière, comte de*). — 1198.

Né à Beaumont-la-Chartre (Sarthe) le 16 février 1802, Gustave de Beaumont, magistrat, diplomate, écrivain, a connu G. S., selon toute vraisemblance, chez la comtesse de Rochemur. En 1831, alors qu'il était substitut à Paris, il fit partie de la mission de Tocqueville en Amérique et en rapporta deux ouvrages intéressants, une étude sur le *Système pénitentiaire aux États-Unis* (1833), en collaboration avec Tocqueville, et *Marie, ou l'Esclavage aux États-Unis* (1835) qui dénonçait quinze ans avant Harriet Beecher-Stowe les aspects odieux du racisme américain. Député de la Sarthe de 1839 à 1852, il appartenait à la formation appelée gauche dynastique, et en 48-49, vota avec les républicains modérés. On lui doit aussi un ouvrage de grand intérêt, et courageux, *l'Irlande sociale, politique et religieuse* (1840), sur cette Irlande du XIX<sup>e</sup> siècle où coexistaient les fortunes colossales et la misère dégradante, où 600 000 protestants opprimaient six millions de catholiques. Le comte de Beaumont, qui avait épousé une petite-fille de Lafayette, Clémentine de Lafayette (1809-1886), fut ambassadeur de la seconde République à Londres d'août 1848 à septembre 1849, puis à Vienne de septembre à décembre 1849. La chute du ministère Odilon Barrot amena son éviction de la diplomatie et le 2 décembre (contre lequel il protesta) son retrait de la vie publique.

Il mourra le 2 mars 1866 à Tours — Il était membre de l'Académie des Sciences morales et politiques.

G. S. reçoit encore une lettre de lui en 1850, ce qui montre que les relations ne se bornèrent pas à la seule lettre que nous connaissons jusqu'ici.



BOUCOIRAN (Jules). — 956, 1002, 1003, 1024, 1071, 1098, 1213, 1216, 1234, 1356.

Cf. notice, t. I, p. 999.

BOURGOING (Jean-Joseph). — 1086, 1174.

Cf. notice, t. II, p. 913.

BOURGOING (Rose-Jeanne-Marie Petit, dite *Rozanne*, Mme Joseph). — 1075, 1173, 1220, 1241, 1249, 1351, 1362.

Nous avons vainement cherché à Lyon, où sa famille habitait en 1836, et ailleurs, la naissance de cette amie de G. S., naissance qui doit se situer vers 1807. Elle paraît être morte à Paris en mai 1892.

Épouse de Joseph Bourgoing, directeur des Contributions indirectes à La Châtre de 1833 à 1838, elle se lia beaucoup avec G. S. qui, en 1836 notamment, habita chez elle : c'était la maison Assant, proche de la tour où se trouve maintenant le Musée George Sand et de la Vallée Noire. G. S. en appréciait la vue et la terrasse.

Veuve vers 1848 (voir au t. II, p. 913, la notice sur son mari), Rozanne vint à Paris, écrivit un peu, collabora au journal de Considérant; elle avait déjà publié une petite nouvelle médiocre, *Hélène* (Vienne, 1843). Elle épousa quelque temps après Alexandre de Curton qui fut attaché, au cabinet de l'Empereur, à la Direction des dons et secours, peut-être grâce à la protection de Persigny avec lequel Rozanne avait jadis correspondu.

On trouvera plus de détails sur elle dans André Lebey, *Dix lettres inédites de Persigny* (Paris, Cornély, 1909, in-8°); et dans l'article que nous lui avons consacré dans la *R. S. H.*, oct.-déc. 1959, pp. 453-463.

G. S. parle d'elle dans *Hist. Vie* (t. X, pp. 19-20 et 135). Pour l'édition des œuvres complètes projetée en 1875, elle avait préparé une dédicace en tête de *Metella* : « Chère et charmante amie, accepte ce souvenir d'un temps où ta beauté était une poésie, et ta bonté un baume. »

BRUNNE (Claire). — Voir : MARBOUTY (Caroline).

BULOZ (Christine-Marie-Euphrosine Blaze, Mme François). — 1162, 1199, 1286, 1392, 1397.

Née en Avignon le 14 juillet 1815, Christine Blaze était la

filie de François-Henri-Joseph Blaze, dit Castil-Blaze, compositeur et musicologue français (1784-1857) et de Marie-Anne-Félice-Euphrosine Burry ou de Bury. Ayant épousé François Buloz le 24 octobre 1835, son histoire se confond désormais avec celle de son mari (voir notice, t. II, p. 913), à qui elle donna quatre enfants, Paul (1837), Marie (1840), Louis (1842), Charles (1843). Cependant il ne faut pas voir en elle seulement la mère de famille; le milieu où elle a grandi (son frère Henri, est aussi homme de lettres) celui où elle vit l'ont marquée elle a du jugement et du goût. On devine facilement que Buloz se l'associe dans certains cas, en particulier quand, les relations avec George devenant grinçantes, il juge qu'une main féminine mettra un peu d'huile dans le rouage. Lorsque l'on voit apparaître une lettre à Christine, on peut sans erreur penser que nous sommes dans un moment de crise : le système permet d'ailleurs à G. S. de répondre sur un ton moins mordant, plus « bon enfant », et d'adoucir ses plaisanteries sarcastiques de confidences et de réflexions familières (sur la marmaille, par exemple) où se glisse un sourire.

Sur Christine Buloz, voir les quatre ouvrages que sa petite-fille, Mme M.-L. Pailleron, a publiés sous le titre général *François Buloz et ses amis*. On y trouve de nombreuses lettres de Christine, joliment écrites en général. Elle survécut à son mari (mort en 1876) mais nous ignorons la date de son décès.

BULOZ (François). — 959, 962, 966, 967, 968, 982, 984, 1008, 1017, 1026, 1046, 1056, 1062, 1070, 1072, 1078, 1082, 1090, 1101, 1124, 1131, 1133, 1136, 1137, 1138, 1139, 1140, 1141, 1142, 1148, 1149, 1153, 1155, 1157, 1170, 1178, 1180, 1183, 1188, 1191, 1192, 1203, 1209, 1217, 1226, 1236, 1251, 1263, 1274, 1282, 1288, 1292, 1301, 1305, 1311, 1312, 1315, 1318, 1319, 1320, 1336, 1345, 1352, 1359, 1369, 1384, 1402, 1405, 1411, 1412, 1414, 1420, 1424, 1426, 1441, 1443.

Cf. notice t. II, p. 913.

CALAMATTA (Luigi). — 1376.

Cet estimable artiste est né le 21 juin 1801 (et non 1802 comme on l'a écrit souvent) à Civita-Vecchia (Italie). Il y apprit les rudiments du dessin, puis vint à Paris pour se perfectionner et atteignit vite à une maîtrise technique remarquable. Son tempérament le fit se ranger parmi les disciples d'Ingres, en qui il reconnaissait la descendance de Raphaël : comme on

voit, le mouvement pictural romantique avait peu de chances de le recruter. Il expose au Salon à partir de 1827 et se fait connaître par des œuvres distinguées et sages; portrait de Paganini (1831), gravures d'après des tableaux d'Ingres (*Le Ven de Louis XIII*, portrait de Molé), d'Ary Scheffer (*Françoise de Rimini*, portrait de Lamennais), de Raphaël (*Vision d'Ezechiel*), de Léonard de Vinci (*La Joconde*); citons aussi l'impressionnant masque mortuaire de Napoléon, d'après le moulage rapporté de Sainte-Hélène, et de nombreux portraits, dont trois au moins de George Sand (le premier d'après Delacroix.)

Il avait épousé Anne-Joséphine-Cécile Raoul-Rochette, petite-fille du sculpteur Houdon, et fille de l'érudit Raoul-Rochette, conservateur du cabinet des médailles à la Bibliothèque nationale, peintre elle-même. Le couple semble s'être désuni assez vite. Leur fille unique, Marceline, dite Lina, deviendra en 1862 la femme de Maurice Dudevant.

Nous retrouverons Calamatta tout au long de cette correspondance. Il enseigna son art à Bruxelles, puis, à la fin de sa vie, à Milan. C'est là qu'il mourut le 8 mars 1869.

Il ne paraît pas avoir conservé toutes les lettres qu'il avait reçues de George Sand.

#### CARLIER (Théodore). — 1106.

Né à Metz en 1802, Théodore Carlier fut professeur de littérature des pages du roi à Versailles (1829 à 1832), enseigna la rhétorique aux collèges de Saint-Omer (1833) et de Reims (1835). Poète de second ordre, mais qui en valait bien d'autres, il a collaboré à de nombreux keepsakes, et publié *Voyages poétiques, suivis d'une traduction en vers du Giaour* (Levavasseur, 1830), et *ΨΥΧΗ, Études* (Cordier-Ledoyen, 1838). Sa mort prématurée, à Nice en janvier 1839, suscita les regrets des lettrés qui le connaissaient. Sainte-Beuve correspondait avec lui.

Voir Charles Asselineau, *Bibliographie romantique*, I, pp. 144-155; Xavier Marmier, *Journal général de l'Instruction publique*, 29 mai 1839; et Jean Bonnerot, *Corr. gén. de Sainte-Beuve*, I, pp. 160-161, II, p. 282, n. 1 qui cite les vers de Lamartine gravés sur la tombe de Carlier :

Son cœur sonore de poète  
Ressemblait à ces urnes d'or  
Où chaque obole que l'on jette  
Résonne comme un grand trésor.

CARON (Louis-Nicolas). — 1291.

Cf. notice, t. I, p. 1000.

CELLIER (Narcisse-Honoré, dit CELLIER-DUFAYEL). — 998.

Narcisse-Honoré Cellier, qui adjoignit plus tard Dufayel à son nom, né à Villerest, depuis Villeret (Eure), alors commune du canton d'Écouis, le 9 messidor an XI (28 juin 1803), débuta dans la vie comme clerc de notaire dans plusieurs études parisiennes, avant d'en acheter une à Rouen, rue Bourg-l'Abbé, n<sup>o</sup> 30, où il est nommé par ordonnance du 29 novembre 1830. Il donne en même temps des cours de notariat. Dans une lettre de juin 1834 figurant à son dossier, il se plaint d'être calomnié, en butte à des attaques — qu'on peut supposer confraternelles. Faut-il y voir la cause de son rapide dégoût de la profession? car il se démet et revend son étude dès le 21 septembre 1836 (Arch. Nat., BB<sup>10</sup> 824, N<sup>o</sup> 86, N. 6). On lui doit plusieurs ouvrages sur la nécessité d'une réforme du notariat.

Il paraît s'être intéressé de tout temps à la littérature, les deux lettres de G. S. que nous publions ou publierons en font foi. Il sera professeur à l'Athénée Royal de Paris, 2 rue de Louvois, établissement d'instruction où l'on professait des cours d'adultes à partir de 7 heures du soir, publiera de 1844 à 1850 une revue mensuelle, *Le Génie des femmes*, en 1853, *Le Causeur*, etc. Le catalogue de la B. N. n'a pas moins de 34 titres sous son nom, et il a créé ou dirigé cinq périodiques. Il est l'auteur d'un assez curieux ouvrage *Lettres sur l'amour adressées à Madame A. D...*, par C. R. (Paris, Maison et Delaunay, 1837, in-8<sup>o</sup>), où l'expérience du notaire qui a vu beaucoup de drames intimes s'allie aux réflexions perspicaces du moraliste. Madame A. D..., c'est Aurore Dudevant, autrement dit George Sand, qui d'ailleurs est citée plusieurs fois dans ces pages. Mais ce notaire blâme les mariages d'argent, de conventions et en général les préjugés : rien d'étonnant à ce qu'il n'ait pas réussi dans la profession.

Il est mort à Paris le 20 août 1857 (Arch. Seine).

CHAILLY (Charles-Louis-Adolphe). — 1285.

Un passage de la lettre de ce correspondant, où il annonce que sa femme va accoucher prochainement, nous a permis de retrouver la naissance de son enfant (Marie-Caroline-Olinde, le 13 novembre 1836), et par suite de l'identifier lui-même.

Il est né à Paris le 24 prairial an VIII (13 juin 1800), il y a épousé Louise-Claudine Ramez, et il y est mort, à l'Hôtel-

Dieu le 11 décembre 1859. D'après l'acte de décès (Arch. Seine) il était professeur de mathématiques. Mais, tant dans la *Bibliographie de la France* de 1836, 1837, 1838, que dans le catalogue de la Bibliothèque Nationale (où figurent plusieurs Chailly mais aucun qui puisse s'identifier à lui), nous avons vainement cherché des traces des ouvrages qu'il disait à G. S. ne pouvoir faire imprimer.

CHARPENTIER (Gervais-Hélène). — 1050.

Ce fut un grand éditeur, actif, perspicace, organisé. Né à Paris le 3 juillet 1805, il est l'un des premiers créateurs du livre de poche (nos pères avaient des poches un peu plus grandes que les nôtres), l'un des premiers à comprendre que le format in-octavo n'était pas à la portée des bourses moyennes (7 f. 50 le volume, imprimé avec beaucoup de blancs). Il s'établit libraire en 1827 et une des boutiques qu'il occupera sera 31, rue de Seine, dans la maison même d'Hippolyte Chatiron, le demi-frère de G. S.

A partir de 1838, avec la *Physiologie du goût* de Brillat-Savarin commencent à paraître des volumes in-12 à impression lisible quoique compacte, où il fait entrer la matière de deux et quelquefois trois in-octavo et qui coûtent 3 f. 50 le volume. D'où une économie considérable pour l'acheteur.

Et Charpentier édite à la fois des classiques français, latins, grecs et étrangers, et des auteurs contemporains comme Balzac, Vigny, Hugo, Musset, Mérimée, etc. En 30 ans sa liste comptera quelque deux mille titres.

De George Sand, il publiera d'abord des notices ou préfaces : d'*Obermann*, par Sénancour (1840), des *Confessions de Jean-Jacques Rousseau* (1841), des *Poésies* de Magu (1845); puis en 1845, *Consuelo* et la *Comtesse de Rudolstadt*. On trouve aussi des couvertures à son nom sur des tirages Perrotin.

Gervais Charpentier meurt le 14 juillet 1871 et son fils Georges qui prend sa succession, sera lui aussi un grand éditeur, qui publiera nombre d'écrivains à succès. (Flaubert, les Goncourt, Zola, Pierre Louÿs, Maeterlinck, Mirbeau, etc.)

CHATIRON (Hippolyte). — 976, 1010, 1018, 1049, 1073, 1077.

Cf. notice, t. I, p. 1001.

CHESNEL DE LA CHARBOUCLAIS (Louis-Pierre-François-Adolphe, marquis de). Voir : MONTFERRAND (Alfred de).

CHÉZY (Wilhelmine-Christine von Klencke, dite Helmina, Mme Antoine de). — 963, 1087.

Descendante de la poétesse allemande Anne-Louise Karschin, poétesse elle-même, Helmina von Klencke, née à Berlin le 26 janvier 1783, avait épousé à seize ans, le 19 août 1799, le baron Gustav von Hastfer, dont elle se sépara moins d'un an après.

À Berlin, elle s'était attachée à Mme de Genlis, qui l'attira en France, et Helmina vécut quelque temps auprès d'elle à Versailles et à Paris en 1801-1802. Mais elles se brouillèrent assez vite : attirante, angéliquement jolie, la jeune femme était extravagante et lassait les meilleures volontés. Elle alla pendant quelque temps de maison amie en maison amie : c'est ainsi qu'on la trouve en 1803 chez Frédéric et Dorothee Schlegel. C'est là qu'elle rencontre l'orientaliste Antoine-Léonard de Chézy (1773-1832) : liaison, régularisée en 1805, naissance de Wilhelm en mars 1806, de Max en janvier 1808. Ce fut un mariage très malheureux : Chézy « adorait l'ordre et détestait le bavardage », Helmina était le désordre incarné. Ajoutez une belle-mère acariâtre... Il y eut séparation sans divorce.

Adalbert de Chamisso, qui avait connu Helmina à Berlin, vint à Paris en 1810 : s'ensuivit une lune de miel passionnée à Montmorency. Mais Helmina quitte Paris le 14 septembre 1810 pour retourner en Allemagne, à Heidelberg, puis à Berlin, à Dresde, tandis que Chamisso demeure en France. Ses amours inspirèrent à Helmina de très beaux vers et des récits comme *Das stille Julchen* (*La silencieuse Juliette*). Mais sa beauté disparaît, elle se met à grossir effroyablement et accentue ses manières excentriques jusqu'à devenir la risée de ses contemporains (et à faire honte à ses fils que, pendant ce temps-là, elle laissait en guenilles). Et Chamisso se fiance... à une autre.

En 1832, elle revient à Paris retrouver son fils Max qui est peintre, et semble y faire un assez long séjour. En octobre 1835, elle écrit à Balzac du 23, rue du Cherche-Midi (*Corr. Balzac*, éd. Roger Pierrot, II, pp. 727-728).

C'est probablement au début de 1835 qu'elle fait la connaissance de G. S. qui conçoit beaucoup d'admiration pour elle (Gutzkov ne fut pas peu surpris, quand il vint à Paris, de constater que G. S. la considérait comme un grand poète : *Briefe aus Paris*, II, 46). Après des années de vie errante, et très éprouvée par la cécité, elle est morte à Genève le 29 janvier 1856 (renseignement dont nous remercions les Archives d'État de la République de Genève).

Elle a laissé des souvenirs : *Unvergesseness. Dentwürdigkeiten aus dem Leben von Helmina von Chézy, von ihr selbst erzählt*, Leipzig, F. A. Brockhaus, 1858, 2 vol. in-16. Il faut lire aussi ceux de son fils Wilhelm Chézy (1806-1865) *Erinnerung aus meinen Leben*, Schaffausen, 1863, qu'on a appelés un « véritable monument d'impiété filiale » et consulter la thèse de M. René Riegel, *Adalbert de Chamisso, sa vie et son œuvre*, Paris, les Éditions internationales, 1934, in-8°.

Nous avons quelques-unes des lettres d'Helmina à G. S.; les dernières la montrent très misérable.

COHEN (Hermann). — 960.

Cf. notice, t. II, p. 916.

COLLIN DE GÉVAUDAN. — Voir : GÉVAUDAN.

CORRESPONDANTS NON IDENTIFIÉS.

M. \*\*\* du Bureau des passeports. — 957.

M. \*\*\* — 977.

M. \*\*\* aspirant romancier. — 1019.

CRAMER (Sophie-Charlotte). — 997, 1064, 1159, 1218, 1252, 1330.

Née à Paris le 1<sup>er</sup> juin 1795, Sophie Cramer a exercé le métier de couturière : c'est du moins la profession qui lui est attribuée sur l'acte de naissance de sa fille naturelle, Jeanne-Françoise, née le 21 septembre 1817 à Paris (Arch. Seine).

Elle était femme de chambre à Nohant en 1821, lors de la mort de Mme Dupin de Francueil. Remerciée par la mère d'Aurore bientôt après, elle reparait dans le sillage de la jeune Mme Dudevant en 1823, provisoirement.

Elle rentre au service de George Sand vers 1835, et nous la voyons, d'après la correspondance, chargée de missions de confiance, comme : relations avec l'éditeur, commissions variées, et au besoin réception des importuns. En 1839, elle semble quitter Paris pour résider à Dijon, où G. S. lui envoie encore des secours.

Sur une *Liste d'amis morts entre 1848 et 1859* (Lov. E 833, fol. 75) figure son nom, mais nous ignorons où et quand elle est morte. Nous savons seulement que c'est après juillet 1854, car nous avons encore une lettre de G. S. à cette date; et que ce n'est pas à Dijon suivant une réponse reçue du Service de l'état civil de cette ville.

DEMAY (Cécile-Charlotte-Liberté Bazin-Defontenelle, Vve Louis Marien). — 1391.

Mme Demay est, semble-t-il, la bru de Jean-Armand Demay, notaire à La Châtre de 1820 à 1829, époux de Marie-Julie Baucheron. Elle est alors veuve avec une fille mineure, née vers 1822, Catherine-Cécile-Caroline-Emma, qui, bien douée, entra un peu plus tard au Conservatoire de Musique de Paris; où elle obtiendra des prix (1838 : second prix de solfège, 1840, premier prix d'harmonie et d'accompagnement, et second prix de chant). G. S. recommandera la candidature de la jeune fille auprès de Meyerbeer et de Berlioz (Thérèse Marix-Spire, *Le Cas George Sand*, pp. 604-605).

DIDIER (Charles). — 1083<sup>D</sup>, 1084<sup>D</sup>, 1161<sup>D</sup>, 1171<sup>D</sup>, 1182<sup>D</sup>, 1187<sup>D</sup>, 1194<sup>D</sup>, 1196, 1204<sup>D</sup>, 1208<sup>D</sup>, 1228<sup>D</sup>, 1237<sup>D</sup>, 1279<sup>D</sup>, 1281<sup>D</sup>, 1295<sup>D</sup>, 1300<sup>D</sup>, 1381<sup>D</sup>, 1389<sup>D</sup>.

Cf. notice t. II, p. 918.

DORVAL (Marie). — 1145.

Cf. notice, t. II, p. 919.

DOY (Suzanne). — 1399<sup>D</sup>.

Fille d'un genevois établi libraire à Lausanne, au Grand-Chêne, Moïse-Gabriel-Joseph Doÿ, Suzanne est née à Genève le 30 mai 1809.

G. S. a correspondu avec elle, assez longtemps peut-être; on trouve en effet : 1<sup>o</sup> la mention de la lettre N<sup>o</sup> 1399<sup>D</sup> du 14 mars 1837; 2<sup>o</sup> le 3 avril 1840, Sainte-Beuve écrivant aux Ollivier dit en parlant de G. S. : « Elle m'a questionné sur Mlle Doÿ, sa correspondante, j'ai été discret » (*Corr. gén. de Sainte-Beuve*, éd. Bonnerot, III, p. 259); 3<sup>o</sup> le 15 août 1863, G. S. note au carnet où elle inscrit ses lettres : Sophie Doÿ (inadvertance possible pour Suzanne).

Malheureusement cette correspondance ne s'est pas retrouvée. Cf. également René Bray, *Sainte-Beuve à l'Académie de Lausanne*, Paris, Droz, 1937 (pp. 254-256).

DUDEVANT (Casimir). — 1293.

Cf. notice t. I, p. 1003.

DUDEVANT (Maurice). — 970, 973, 974, 978, 1001<sup>D</sup>, 1011, 1025,



1029, 1043<sup>D</sup>, 1047, 1068, 1079, 1095, 1112<sup>D</sup>, 1160<sup>D</sup>, 1175<sup>D</sup>,  
1206, 1211, 1222, 1227<sup>D</sup>, 1232<sup>D</sup>, 1243<sup>D</sup>, 1246, 1247.

Cf. notice, t. I, p. 1004.

DUDEVANT (Solange). — 970, 973, 1044<sup>D</sup>, 1110<sup>D</sup>, 1185, 1207,  
1294, 1348, 1370.

Cf. notice, t. II, p. 920.

DUMAS (Alexandre). — 1150, 1158.

Fils d'un général de division, Alexandre Davy de la Pailleterie (1762-1807) qui s'illustra pendant les guerres de la Révolution sous le nom de sa mère, négresse de Saint-Domingue, Alexandre Dumas est trop connu pour que nous refassions sa biographie. Disons simplement qu'il est né à Villers-Cotterêts (Aisne) le 24 juillet 1802, et mort à Puys près de Dieppe (Seine-Inférieure) le 5 décembre 1870, que sa vie fut gaillarde, que la liste de ses œuvres (romans, récits de voyage, drames, mémoires) remplirait plusieurs pages de ce volume et nous renverrons le lecteur à sa dernière biographie, celle de M. André Maurois : *Les Trois Dumas* (Hachette, 1957).

Ce personnage, haut en couleurs, à l'existence pleine d'aventures savoureuses, et de rebondissements imprévus, a fait beaucoup de bruit dans son siècle, et aussi dans le nôtre, car certains de ses romans conservent une audience qui semble inépuisable auprès des générations successives. Ses relations avec G. S. mal commencées en 1833, lors du duel Planche-Capo de Feuillide, s'améliorèrent beaucoup par la suite et devinrent tout à fait amicales sur le tard. Il la défendra dans son journal *Le Mousquetaire* contre l'odieux Mirecourt.

G. S. se liera d'amitié avec sa femme (bientôt ex-femme) l'actrice Ida Ferrier (1811-1859), avec son fils, le troisième Alexandre (1824-1895), avec qui elle échangera une très active et familière correspondance de 1851 à sa mort; elle connaîtra aussi sa fille, Marie Dumas (1831-1878), mais assez superficiellement, bien que celle-ci ait résidé un temps à Châteauroux.

G. S. consacrera à Dumas père quelques lignes admiratives dans *Hist. Vie* (t. X, p. 81, n. 1), et lorsqu'elle apprendra sa mort, elle notera dans son journal : « Il était le génie de la vie, il n'a pas senti la mort. »

DUPIN (Antoinette Rebut, Mme Antoine). — 980, 981.

Cf. notice, t. II, p. 920.

DUPIN (Antoinette-Sophie-Victoire Delaborde, Mme Maurice). — 1005, 1015, 1042, 1096, 1130, 1165, 1197, 1225, 1230, 1256, 1367.

Cf. notice, t. I, p. 1006.

DUPIN (Philippe). — 1144, 1147.

Sous la Restauration on connaît trois frères Dupin (dont il ne faut pas chercher la parenté avec les aïeux de George Sand) qui tous les trois ont joué un rôle non négligeable : la mesure de leur importance est donnée par l'épithète de leur mère, femme remarquable d'ailleurs : « *Ci-gît la mère des trois Dupin.* » Dupin aîné (1783-1865), savant légiste, procureur général près de la Cour de cassation, orateur mordant à la Chambre, est connu surtout aujourd'hui comme le plus beau spécimen de caméléon politique du XIX<sup>e</sup> siècle, qui en a tant compté ; le baron Charles Dupin (1784-1873), mathématicien de valeur, homme politique adroit, fait baron par Louis XVIII, pair sous Louis-Philippe, peu maltraité par la République de 1848, et nommé sénateur par Napoléon III, fut aussi de ceux qui servent tous les régimes en se servant. Quant à Philippe, il a toujours droit à un très petit strapontin à côté des fauteuils de ses frères, ce que le *Rivarol de 1842*, par Fortunatus, exprime ainsi : « Étouffe entre ses deux illustres frères. Meurt à leur queue ».

Né à Varzy (Nièvre) le 7 octobre 1795, mort à Pise (Italie) le 14 février 1846, il a laissé la réputation d'un excellent avocat. Bâtonnier de l'ordre, il tâta aussi de la politique et fut député en 1830 et 1842. Ses relations avec G. S. se bornèrent, semble-t-il, à une consultation sans lendemain.

DUPLOMB (Pierre-Adolphe). — 1061, 1107.

Cf. notice, t. I, p. 1007.

DUPOUY. — Voir : SAINT-RIEUL DUPOUY.

DUTEIL, DUTHEIL. — Voir : POURADIER-DUTEIL.

DUVERNET (Charles). — 1091, 1224, 1264.

Cf. notice, t. I, p. 1008.

DUVERNET (Eugénie). — 1224.

Cf. notice (de Charles Duvernet), t. I, p. 1008.

FAMILLE SAINT-SIMONIENNE DE PARIS. — 1132.

FORTOUL (Hippolyte-Nicolas-Honoré). — 1057.

Né à Digne (Basses-Alpes) le 13 août 1811, Hippolyte Fortoul, venu à Paris en 1829, commença par faire un bout de chemin avec les saint-simoniens, se lia avec Édouard Charton, Jean Reynaud et Pierre Leroux, collaborer à l'*Encyclopédie nouvelle*. Il écrit dans divers journaux et revues comme le *Droit*, la *Revue de Paris*, le *National* où il ne manque pas d'encenser G. S. à l'occasion. Dans le même temps il écrit des romans qui ne se vendent pas, des pièces que les directeurs refusent. Découragé, il se tourne vers l'enseignement, en commençant par la licence ès-lettres, est reçu docteur le 21 avril 1840, chargé le 21 mai 1841 du cours de littérature à la faculté des lettres de Toulouse, nommé doyen de la nouvelle faculté des lettres d'Aix le 17 septembre 1846. Il ne perd pas le contact avec ses amis d'hier et sa signature paraît dans la *Revue indépendante* dès le premier numéro, mais sauf erreur, il ne récidivera pas : il ne faut pas gâcher la belle carrière professorale en perspective. Mais Fortoul bientôt oblique brusquement vers la politique, se fait élire représentant des Basses-Alpes le 7 janvier 1849, réélire le 13 mai.

Reniant ses idées d'autrefois, il se rallia sans délai à la mafia bonapartiste, reçut en récompense le portefeuille de la Marine et des Colonies dans le ministère du 26 octobre 1851, celui de l'Instruction publique et des Cultes dans celui du 3 décembre suivant. Il se hâta de promulguer les mesures nécessaires pour une mise au pas de l'Université, et on pense que l'ancien républicain ne se serait pas arrêté dans la voie autoritaire si la mort ne l'eût saisi le 7 juillet 1856, aux eaux d'Ems.

Consulter Paul Raphaël : *Fortoul journaliste républicain et critique littéraire* (*Nouvelle Revue*, déc. 1922 et janv. 1923); *Fortoul et Béranger* (*Revue de France*, 1<sup>er</sup> oct. 1930); G. Vauthier, *La carrière professorale de Fortoul*, (*Feuilles d'Histoire*, t. IX, 1933, pp. 339-350), et le dossier Arch. Nat. F<sup>17</sup> 20756.

GAUBERT (Pierre-Marcel). — 1423.

Né à Blandainville (Eure-et-Loir) vers 1897, cet élève et collaborateur de Broussais s'était pris d'amitié pour G. S. qui l'a consulté fin 1836 pour Maurice, et c'est lui qui vient soigner l'enfant trois fois par jour. Il est des quatre docteurs qui ont signé une consultation concluant à la nécessité de l'éloigner de Paris.

On a conservé une dizaine de ses lettres à G. S. ; il s'intéressait à la littérature et à l'art, visita avec elle le château de Fontainebleau, les collections du Jardin du Roi. Après sa mort prématurée, survenue à Paris le 21 mai 1839, G. S. demeura en relations avec son jeune frère Paul-Léon-Marie, également médecin, sur lequel on trouvera une notice dans un prochain tome.

G. S. a beaucoup parlé dans *Hist. Vie* de Gaubert aîné qui fut aussi appelé à examiner Chopin (t. IX, entre les pp. 188 et 197 ; t. X, pp. 148-149, 158-159, 162-164, 188). Il y apparaît comme un philosophe matérialiste, mais croyant ferme au magnétisme et passionné de phrénologie. Dans la vie, un saint, austère pour lui, tendre et « indulgent jusqu'à la *gâterie* dans la pratique des affections ».

GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Étienne). — 972, 1332, 1456.

Cf. notice, t. II, p. 923.

GÉVAUDAN (Marie-François-Gustave Collin de). — 1386.

G. S. a fait la connaissance de Gévaudan à Autun, à l'Hôtel de la Poste, pendant son voyage de Nohant à Genève. Il s'attacha à ses pas et l'accompagna en Suisse, et même demeura avec les Piffœls à Lyon pendant les quatre jours où G. S. y attendit Michel de Bourges. La compagnie de ce jeune homme de 22 ans (il était né à Lyon le 26 février 1814) nous paraît évidemment un peu compromettante, et on comprend que Michel s'en soit ému. Mais nos lecteurs ont vu avec quelle énergie G. S. s'en défend dans ses lettres à l'avocat. Gévaudan vint à Nohant en mars-avril 1837, et plusieurs lettres font état de sa présence et de sa participation aux plaisanteries et farces du 1<sup>er</sup> avril. G. S. le traite avec la même désinvolture que d'Aragon, Martineau, etc., et on a le sentiment que ces jeunes aristocrates prennent à ce traitement insolite un vif plaisir. Gévaudan est surnommé *la Bête* (jeu de mots facile) et le *Légitimiste*, et ne s'en offusque pas.

Il retourna à son château de Conclay dans la Nièvre, où sans doute il ne fit rien, qu'attendre le retour du roi légitime, chasser à courre, lire quelquefois les romans de l'étonnante bohémienne appelée George Sand qui avait croisé son chemin en 1836, et finir ses jours le 21 mai 1873 à Conclay, commune de Poil (Nièvre).

Les relations ne paraissent pas avoir continué, et *Hist. Vie* est muette sur le *Légitimiste* dont G. S. avait parlé en 1836,

dans les *Lettres d'un voyageur* (éd. Michel Lévy, 1857, pp. 283-284).

GIRERD (Frédéric). — 1036, 1053, 1089, 1258.

Cf. notice, t. II, p. 924.

GONDOUIN SAINT-AGNAN (Julie-Justine Roëttiers de Montaleau, Mme Agnan-Jean-Baptiste). — 1007, 1031.

Cf. notice, t. I, p. 1009.

GONDOUIN SAINT-AGNAN (Alexandrine, Félicité, dite *Félicie*). — 1022, 1032<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. I, p. 1009.

GOSSELIN (Charles). — 1317.

Cf. notice, t. II, p. 924.

GOURNEUF (Marie). — 1338, 1387<sup>D</sup>.

Nous n'avons aucun renseignement sur cette correspondante.

GRAST (François-Gabriel). — 1365.

C'est pendant le voyage de 1836 en Suisse que G. S. a rencontré Grast, professeur au Conservatoire de Genève et compositeur. Né à Plainpalais (actuellement englobé dans la commune de Genève), le 26 germinal an XI (16 avril 1803) (par erreur, probablement, l'acte de naissance porte le nom de Gras), cet artiste passionné a laissé des recueils de chants, des manuels, des traités d'harmonie, d'instrumentation et d'accompagnement. Fétis, dans sa *Biographie universelle des musiciens* (supplément publié par Arthur Pougin, I, p. 147) ne lui consacre que quelques lignes et encore en recopiant le *Guide musical* de Bruxelles: « Il avait écrit depuis cinquante ans la musique de presque toutes les solennités religieuses et patriotiques de la Suisse, notamment des deux dernières *fêtes des Vignerons* de Vevey [celles de 1851 et 1865]. C'était un esprit très distingué et le meilleur homme du monde, il avait eu à Paris son jour de fortune, des amitiés illustres et très diverses. Il était presque parvenu à associer, pour lui faire un *libretto* d'Opéra, Scribe et George Sand. » Nous laissons au *Guide musical* la responsabilité de cette information surprenante et que rien n'est venu confirmer :

c'est de 1860 à 1864 que Grast vécut à Paris, Scribe est mort en 1861, et G. S. ne fait en 1860-1861 dans la capitale qu'une seule et très courte apparition.

Musicien, Grast était aussi poète, et on peut lire dans son recueil *La Volière ouverte* un *Hymne au printemps*, dédié à George Sand.

Il mourut aux Eaux-Vives (commune aujourd'hui rattachée à celle de Genève) le 5 avril 1871, laissant un fils, également compositeur, qui lui survécut peu.

Voir Eugène Secrétan, *Galerie Suisse, Biographies nationales*, t. III, Lausanne, Bridel, 1880, pp. 350-351.

GUÉROULT (Adolphe). — 958, 995, 1013, 1074, 1094.

Cf. notice, t. II, p. 925.

HEINE (Henri). — 1304.

Cf. notice, t. II, p. 925.

HENNEQUIN (Antoine-Louis-Marie). — 1151, 1195, 1299, 1329, 1373, 1431.

Cf. notice, t. II, p. 926.

JAL (Mme). — 1190<sup>D</sup>.

Les renseignements que nous avons sur cette correspondante sont tellement sommaires que nous ne sommes pas certain de l'avoir identifiée. G. S. la connaît dès le milieu de 1835 (le jeudi 18 juin, elles font ensemble sortir Maurice : lettre de Maurice à sa mère du 21, coll. G. Lubin.) En 1836, elle la patronne à la demande de Liszt, auprès de Buloz, prié d'accueillir ses productions, et du vicomte de La Rochefoucauld, afin qu'il lui fasse rédiger ses *Mémoires*. La seule production connue est un récit assez plat, *Inez*, signé M. Calixte, que Buloz fourre sans enthousiasme dans la *Revue de Paris* du 29 mai. Charles Didier note sa présence le 27 mars au quai Malaquais : « D'Aragon n'y était pas, mais une Mme Jal qui avait lu un roman de G. S. dans la soirée. »

Peut-il s'agir de la femme d'Augustin, dit Auguste Jal (1795-1873), attaché au ministère de la Marine, auteur assez répandu de plusieurs ouvrages (*Scènes de la vie maritime*, etc.), qui collaborait à de nombreux journaux et revues, notamment à la *R. D. M.* (en 1831 et 1832), et aurait pu recommander lui-même sa femme? C'est peu probable. Indiquons néanmoins,

sous toutes réserves, que Mme Augustin Jal, née Aspasia Le Porcher, à Paris, le 6 floréal an VI (25 avril 1798), avait épousé Jal le 10 juillet 1822 à Paris.

Signalons aussi qu'une dame Élixa Jal publiera en 1863 une traduction d'un ouvrage italien : *Histoire de Sainte-Catherine de Sienne*, par Capecelatro.

JANIN (Gabriel-Jules). — 1374<sup>D</sup>, 1380.

Jules Janin, J.-J., est assez connu pour que nous n'entreprenions pas d'écrire sa biographie. Né à Saint-Étienne le 26 pluviôse an XII (16 février 1804), journaliste et littérateur d'une grande facilité, il a laissé une production abondante et inégale dont la majeure partie a vu le jour dans les rez-de-chaussée du *Journal des débats*, dont il fut le pilier de 1829 à 1873; il avait inventé une formule aussi désinvolte à l'égard des auteurs dont il avait à juger les productions qu'à celui des lecteurs du journal : « c'était de parler (citons Sainte-Beuve) le plus souvent qu'il pourrait à côté, au-dessus, à l'entour de son sujet. » Sceptique et versatile, il ne s'embarrassait jamais des contradictions, tapait à droite, tapait à gauche, tantôt rompaît des lances pour les romantiques, tantôt les accablait sous l'exemple des anciens. Il a exercé ainsi une juridiction capricieuse et redoutée pendant un demi-siècle, n'épargnant ni Victor Hugo ni Balzac (qui se vengea en le prenant pour un des modèles de Lous-teau), et George Sand pas davantage. S'il a loué certaines de ses productions, il en a « échiné » d'autres. Nous aurons l'occasion de le constater plus tard.

En 1836, les relations étaient encore bonnes : il avait tenté d'attirer la romancière dans la boutique de Bertin pour faire pièce à Buloz.

Il est mort à Passy, rue de la Pompe, où il s'était fait construire un élégant chalet, le 19 juin 1874.

G. S. dans *Hist. Vie* parle deux fois de Janin : d'abord (t. VIII p. 248) au sujet du livre que le critique avait consacré à Deburau et dont le mime disait : « Il ne m'a pas compris »; puis pour dire qu'au temps de ses débuts, elle vit « une seule fois Jules Janin pour lui demander un service » (t. IX, p. 18). Nous constatons que les relations furent en réalité beaucoup plus fréquentes et familières.

(Voir aussi la notice sur la marquise de La Carte.)

LA CARTE (Angélique-Félicité Bosio, comtesse puis marquise Thibault de). — 1313.

Pittoresque figure que celle de la marquise de La Carte. Elle

était la fille du sculpteur italien Joseph-François Bosio (1769-1845), en grande faveur sous la Restauration et Louis-Philippe (il était baron, premier sculpteur du Roi, accablé de commandes officielles). Elle avait été élevée, selon un artiste de l'époque, comme pouvaient l'être les courtisanes de l'antiquité. Aussi sa liberté de mœurs fut-elle remarquable. Elle vénérat son corps et le prêtait sans façon.

Née à Paris le 25 août 1808, elle fut mariée fort jeune (et même avec dispense du roi!) à Charles-Louis-Philippe-Marie Thibault, comte de La Carte (1803-1882) d'une famille illustre. Elle en eut un enfant légitime, Auguste-Marie (né à Paris le 1<sup>er</sup> novembre 1825, mort célibataire à Tours le 28 janvier 1870). Mais elle quitta son mari assez vite pour passer de bras en bras, et particulièrement dans ceux de Janin, avec lequel elle vécut maritalement durant plusieurs années, rue de Tournon. Elle en eut plusieurs enfants, probablement non reconnus, dont une fille qui aurait vécu jusqu'à vingt ans environ.

Au nombre de ses autres amants on a cité Musset, (avant Janin, si l'on en croit Arsène Houssaye dans ses *Confessions*), Demidoff, à qui Janin voua de ce fait une vive reconnaissance, car il lui facilita la rupture, Alexandre Dumas, Nestor Roqueplan, un riche propriétaire des environs de Melun, nommé Grenouillet, dont la femme mourut de chagrin et dont elle croqua la fortune. A la mort de son père, elle se serait retirée à la campagne avec sa mère : en 1855 on la trouve rampe de la Tranchée à Saint-Symphorien, près de Tours. Finalement, elle serait morte, misérable et abandonnée, vers 1870.

On peut consulter sur elle Théophile Thoré, *Nouvelle Revue Rétrospective* (déc. 1898, pp. 305-307); Jean Gigoux, *Causeries sur les artistes de mon temps*, 1885; L. Barbarin, *Étude sur Bosio*, Monaco, 1910, et l'on trouvera la reproduction d'un buste de la belle marquise par son père dans l'ouvrage de Gérard Hubert, *Les sculpteurs italiens en France...* (de Boccard, 1964, planche 57).

LACOUX (François-René, chevalier de). — 1030.

Nous avons eu quelque difficulté à retrouver les traces du curieux chevalier de Lacoux dont G. S. parle avec sympathie dans *Hist. Vie* : « vieux émigré, ami de [sa] grand-mère » (t. VII, p. 94) et qui lui faisait travailler la harpe (*ibid*, p. 109). Nous savons aussi qu'il avait une sœur, Mme de Maugé, (cf. notre tome I, lettre 19), et, d'après un article de *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux* (XXX, 1894, col. 442), qu'il avait été un



inventeur d'instruments de musique. Mais le dit article nous avait aiguillé sur une fausse piste en nous faisant croire qu'il se prénomait Charles (il convient donc de rectifier au t. I la note 1 de la page 17, et l'index).

Un relevé de services dressé à notre demande par le Service historique de l'Armée nous montre que nous faisons fausse route : le seul émigré de ce nom (et ceci est confirmé par des documents des Archives nationales O<sup>3</sup>\* 760 et 2595) est François-René, né à Saint-Domingue le 18 juillet 1760, lieutenant, puis capitaine au Régiment de la Guadeloupe, émigré en 1789, à l'Armée des princes en 1791, capitaine dans le régiment du comte de Mauger (recoupement qui enlèverait les doutes subsistants) en novembre 1794, rentré en France à la suite de Louis XVIII, nommé chef d'escadron en 1814, admis à la retraite en 1816.

Il était installé, ainsi que nous l'avons dit sous la lettre n° 1030, passage Sandrier ou du Cendrier, et paraît avoir été associé au luthier Brown, qui est peut-être une luthière. « En 1836, au coin gauche du passage Sandié, Mlle Brown vend la harpe organisée et la guitare à table du chevalier de Lacoux, les violons du même, approuvés par Paganini. » (J. Boulanger, *Le Boulevard*, p. 48, n. 1, qui ne cite pas ses sources).

Toutes nos recherches pour découvrir la date de sa mort ont été vaines.

LAMENNAIS (*Félicité*-Robert de). — 1052, 1303, 1388.

Nous ne referons pas ici la biographie de Lamennais, né à Saint-Malo, le 19 juin 1782, et qui mourra à Paris le 27 février 1854, mais nous renverrons à la dernière et remarquable thèse publiée sur l'auteur des *Paroles d'un Croyant* par M. Le Guillou (Armand Colin, 1965) et à celle de M. Jean-René Derré, *Lamennais, ses amis et le mouvement des idées à l'époque romantique* (Klincksiek, 1962).

G. S. fait la connaissance de Lamennais en mai 1835, après la rupture avec Rome. L'ancien ultramontain a été profondément indigné par l'attitude de Grégoire XVI approuvant l'assassinat par les Russes schismatiques de la Pologne catholique révoltée. Au lieu de répondre à son pathétique appel pour une Église dégagée du pouvoir temporel, et tendant la main aux peuples, la cour de Rome avait condamné ses doctrines et justifié tout pouvoir établi. Du coup Lamennais était devenu un apôtre de la démocratie, aussi ardent qu'il avait été celui de la théocratie.

G. S. qui allait « alors cherchant la vérité religieuse et la vérité sociale dans une seule et même vérité » l'admire avec humilité, veut se faire son fervent disciple. Mais Lamennais se méfie des femmes et les divergences ne tarderont pas à se manifester. La collaboration de G. S. au journal *le Monde* tournera court. Le caractère irascible et raboteux de Lamennais qui s'est brouillé avec beaucoup d'amis, y fut aussi pour quelque chose. G. S. a toujours fait preuve d'une grande vénération pour lui; on ne saurait dire qu'il ait toujours montré pour la juger un esprit de justice sereine, et il ne se prive pas de dauber méchamment sur elle dans sa correspondance privée.

Voir dans *Hist. Vie* (t. X, pp. 78-87) les pages que G. S. lui a consacrées peu après sa mort survenue à Paris le 27 février 1854.

LAPORTE (Jean-Louis-Anne-Osmin). — 1403<sup>D</sup>.

C'est par l'intermédiaire de Pelletan, avec lequel il avait fait ses études à Pau, puis à Paris, que Laporte a connu George Sand.

Né à Pau le 21 décembre 1810, il fut d'abord secrétaire particulier de Jacques Lafitte, puis sous-préfet de Loches le 6 juin 1840; accusé de négligence par son préfet, il est assez brutalement destitué le 8 juillet 1841, et ses démarches pour obtenir un nouveau poste n'auront pas de succès. (Arch. Nat., F 1<sup>b</sup> I — 166) (11).

Il se dirige alors vers la diplomatie, à la faveur des événements qui amènent au pouvoir Lamartine, et permettent à son ami Pelletan, ancien secrétaire du poète, de le servir : il est nommé vice-consul à Gijon (Espagne), poste peu rémunérateur où il demeurera vingt-trois ans. Enfin, le 30 octobre 1871, il obtient le consulat de Valparaiso, poste que son état de santé très compromis ne lui permettra de rejoindre qu'en août 1872. Il mourra peu après, le 29 décembre, à Limache près de Valparaiso. Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis le 10 août 1867 (Arch. des Affaires Étrangères).

G. S. ne l'a pas tout à fait perdu de vue (en avril 1864 encore, Laporte lui écrit de Gijon), mais les lettres qu'elle lui adressa, peu nombreuses probablement, n'ont pas été retrouvées.

LA ROCHEFOUCAULD (Sosthènes, vicomte de, plus tard duc de Doudeauville). — 1113, 1186, 1189, 1342, 1394.

Cf. notice t. II, p. 926.

LASNIER (Sylvain). — 1201.

Il est vraisemblable que c'est lors du procès des accusés d'avril que G. S. fit la connaissance de Lasnier, qui était parmi les défenseurs, et ami de Michel de Bourges. Né à La Celle-Dunoise le 13 avril 1804, il fut avocat à Guéret, et maire de cette ville de 1849 à 1850, conseiller général d'Ahun (Creuse).

Comme avocat, il avait eu pendant dix ans la mauvaise fortune de plaider sans aucune exception, toutes les affaires creusoises qui s'étaient terminées par la peine capitale : il y avait gagné le surnom de *Mène-à-Mort*.

On peut consulter à son sujet : L. Lacrocq, *Mémoires de la Société des Sciences naturelles et archéologiques de la Creuse*, XXIII (1925), p. 266, et *A travers nos provinces*, Limoges, Guillemot et de Lamothe, 1929, p. 83; J. Levron, *la Presse creusoise au XIX<sup>e</sup> siècle*, Limoges, Guillemot et de Lamothe, 1931, p. 27; Pierre Bouchardon, *Souvenirs*, Paris, Albin Michel, 1953, pp. 70-80 et *L'Auberge de la Tête-Noire*, Paris, Perrin, 1928. Il est mort à Guéret le 5 janvier 1885.

(La plupart des renseignements de cette notice sont dus à l'obligeance de M. Amédée Carriat, qui poursuit avec une belle ténacité la publication du *Dictionnaire biobibliographique des auteurs du pays creusois*.)

LEROUX (Pierre-Henri). — 1322<sup>D</sup>.

Sur Pierre Leroux, que nous retrouverons dans de nombreux tomes de cette correspondance, on peut consulter P. Félix Thomas, *Pierre Leroux, sa vie, son œuvre, sa doctrine* (Paris, 1904); D. O. Evans, *Le socialisme romantique — Pierre Leroux et ses contemporains* (Paris, 1948); Maxime Leroy : *Histoire des idées sociales en France*, t. III (Paris 1954, Gallimard, pp. 77-83). Né à Paris le 6 avril 1797, il fait de bonnes études, est même reçu au concours d'entrée à l'École polytechnique, à laquelle il doit renoncer pour aider les siens, se fait typographe et correcteur, puis devient journaliste au *Globe* de Dubois, adhère au saint-simonisme, puis s'en sépare en même temps que Bazard. En 1838, il crée avec Jean Reynaud l'*Encyclopédie nouvelle* (inachevée), publie en 1840, une somme de sa philosophie : *De l'humanité, de son principe et de son avenir* (Perrotin). G. S. qu'il a subjugué et qui ne jure plus que par lui, accepte de fonder, avec lui et Louis Viardot, la *Revue indépendante*.

Il y prêchera son évangile socialiste, qui promet à l'homme dès cette terre l'égalité véritable — ce qui est louable —,

mais sous la forme d'interminables tartines politico - métaphysiques qui suffisent à expliquer la fuite des lecteurs, et, son incapacité à gérer une affaire aidant, la déconfiture de la revue.

Il prend alors un brevet d'imprimeur (30 décembre 1843), poursuit une mirifique invention de machine à composer, ancêtre de la linotype, qui ne marchera jamais, mais absorbera beaucoup de capitaux (ceux de ses amis, et en première ligne, ceux de George Sand), fonde à Boussac une imprimerie où il emploie toute sa famille, et la famille de ses frères, plus de vingt personnes en tout, et où l'on vit à la mode phalanstérienne.

Élu à l'Assemblée nationale en 1848, à la Législative en 1849, il s'exilera après le coup d'État, vivra à Londres puis à Jersey jusqu'à l'amnistie de 1869, toujours plus ou moins parasite. Il mourra à Paris le 12 août 1871. Bien que déjà dégrisée, G. S. a parlé de lui avec sympathie et équité dans *Hist. Vie* (t. X. pp. 87-91; mais plus tard, et en privé, elle a porté sur l'homme des jugements sévères.

LEROY (Zoé). — 1184, 1425<sup>D</sup>, 1434.

Cf. notice, t. I, p. 1011.

LEROYER DE CHANTEPIE (Marie-Sophie). — 1260.

Originaire de Château-Gontier (Mayenne) où elle est née le 31 octobre 1800, pourvue d'une certaine aisance, Mlle Leroyer de Chantepie représente un type de provinciale assez fréquent au XIX<sup>e</sup> siècle : lettrée, intelligente, d'idées avancées pour son milieu d'origine, noircissant du papier, et qui, estimant ne pas trouver d'interlocuteur valable dans sa petite ville, entretient une correspondance avec des écrivains afin de pouvoir dialoguer.

Elle a publié une douzaine d'ouvrages : *Angélique Lagier* (1851), *Chroniques et Légendes* (1870), *Mémoires d'une provinciale*, dédié à George Sand (1880), *Souvenirs et impressions littéraires* (posthume, 1892) etc.

Elle a beaucoup écrit à G. S. (à partir de 1836) et à Flaubert dès 1857, après *Madame Bovary*. Pas plus heureux que les éditeurs de la correspondance de Flaubert, nous n'avons pu retrouver les autographes. Cette correspondance a été sans aucun doute beaucoup plus active que n'en témoignent les quinze lettres de G. S., les dix-huit (autographes celles-ci) de Mlle Leroyer qui nous restent, car demandes et réponses ne

s'imbriquent pas. En 1884, la survivante écrivait à Mme Commanville, la nièce de Flaubert : « J'ai un grand nombre de lettres de Mme Sand que j'admiraient et que j'aimais de toute mon âme. J'avais d'après sa demande confié ces lettres à Maurice Sand qui me les a soigneusement rendues. » (Lov., Fonds Franklin-Grout, B. VI, fol. 419-420).

On peut lire sur la vie de la romancière angevine, qui mourut à Angers le 23 octobre 1888<sup>1</sup> un article de Daniel Brizemur dans la *Revue hebdomadaire* du 18 octobre 1919. Son portrait a été reproduit dans la *Correspondance de Flaubert*, édition du Centenaire, Librairie de France, 1923, t. II, p. 329.

LEVRAUD (Benjamin). — 1127.

Benjamin Levraud, né à Barbezieux (Charente) en 1773, est entré passagèrement dans la vie de G. S. parce qu'il était médecin ordinaire et chirurgien du collège Henri IV. Il habitait 9, quai Saint-Michel. Appelé en consultation pour Maurice en décembre 1836, il signa avec ses confrères Marjolin, Guersant et Gaubert un certificat concluant à l'interruption du régime de l'internat, à cause d'une affection du cœur. (Lov., E 934, fol. 109-110). Il est mort à Paris (XIII<sup>e</sup>) le 3 octobre 1855.

LIEZ (Arsène-Ambroise-Joseph). — 1116<sup>D</sup>.

Ayant succédé à M. Gaillard, nommé inspecteur général, Liez devint proviseur du collège Henri IV le 31 décembre 1833.

Né à Paris le 20 juillet 1790, élève de l'École normale en 1810, il professa à Reims, Versailles, Orléans, au collège Charlemagne. Suspendu de ses fonctions en octobre 1822 pour des motifs sur lesquels son dossier administratif est muet, il les reprend en 1828 à Louis-le-Grand, devient proviseur à Saint-Louis en septembre 1830 d'où il passa à Henri IV (Arch. Nat., F<sup>17</sup> 21185). Il meurt en fonctions le 10 mai 1838. (Charles Fierville, *Archives des Lycées, Provisors et censeurs*, Paris, F. Didot, 1894, p. 78 et 400.)

Maurice Dudevant l'a croqué d'un crayon satirique avec une légende qui ne laisse pas d'illusion sur le degré de sympa-

---

1. Nous remercions vivement M. le chanoine Dréano, ancien professeur aux Facultés Catholiques de l'Ouest, dont les recherches patientes nous ont permis de donner ici la date du décès.

thie qu'il éprouvait : « Liez le proviseur, un chien fini, qui croit ressembler à Louis-Philippe. »

LISZT (Franz). — 965, 992, 1166, 1278, 1280, 1347, 1377, 1400<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. II, p. 927.

MAILLEFER. — Voir : MARTIN-MAILLEFER.

MARBOUTY (Caroline-Julie-Sophie Pétoniaud de Lacoste, Mme Jacques) pseud. Claire BRUNNE. — 1129.

Fille d'un conseiller à la cour royale de Limoges, Caroline Pétoniaud avait épousé le greffier du tribunal de 1<sup>re</sup> instance de la même ville, nettement plus âgé qu'elle. Elle en eut deux filles, mais la vie de famille et de province pesait à cette « femme de trente ans » (elle était née à Paris le 19 juillet 1803) qui rimait en cachette et rêvait d'amours romantiques. La brillante auréole qui illumine la tête de George Sand empêche alors les bas-bleus provinciaux de dormir. « Pourquoi pas moi ? » et l'on vient à Paris chercher la célébrité.

C'est ce que fait Caroline, laissant son mari au Limousin, et tout de suite elle cherche à entrer en relations avec l'auteur de *Lélia*. Celle-ci la tient prudemment à bout de gaffe, comme elle fait pour Antoinette Dupin, Louise Colet, et quelques autres. On lira dans l'aimable petit livre de Maurice Serval, *Une amie de Balzac, Mme Marbouty* (Paris, Émile-Paul, 1925) le déroulement de sa carrière littéraire (médiocre) et de ses aventures amoureuses, notamment avec Balzac, qu'elle accompagna à Turin en juillet 1836, habillée en homme, et se faisant passer à l'occasion pour George Sand (supercherie enivrante pour cette futile assoiffée de gloriole). Voir aussi la *Correspondance de Balzac*, éd. Roger Pierrot, t. III, p. 117 et suivantes et 832.

Elle mécontente Balzac en publiant un roman à clef, *Une fausse position* (Paris, Amyot, 1844), où il était assez maltraité sous le nom d'Ulric, le romancier « populaire et recherché, enivré de ses succès tardifs ». On y peut reconnaître aussi George Sand, Scribe, Jules Sandeau, Gustave Planche, Sainte-Beuve.

Elle fut peut-être la maîtresse de Jules Sandeau, sûrement celle du marquis de Pastoret, et cette dernière liaison se dénoua par une affaire de chantage qui n'est pas à l'honneur de Caroline.

Elle finit sa vie fort âgée et assez misérablement, le 16 février 1890, à Paris, écrasée par un omnibus, accident dont les esprits (car elle s'adonnait au spiritisme) ne l'avaient pas informée à l'avance.

MARÉCHAL (Marie-Lucie Delaborde, Mmc Amand-Jean-Louis). — 1164.

Née le 15 janvier 1776, selon l'acte de baptême du même jour (Saint-Germain-l'Auxerrois), Lucie Delaborde est la sœur d'Antoinette-Sophie-Victoire, mère de George Sand. Comme sa sœur, elle n'a pas traversé la période troublée de la Révolution sans vicissitudes.

En février 1794, petites modistes 26 rue du Mail, elles furent arrêtées avec un sieur Pierre-Melchior Borel, ancien abbé, pour avoir répandu une chanson contre-révolutionnaire, et passèrent sept mois à la prison des Anglaises.

De 1794 à 1804, que devint Lucie? On ne sait trop. Il y a de fortes chances pour qu'elle ait aussi rôti le balai, car lorsqu'elle épouse Maréchal, le 25 juillet 1804, à la mairie, le 25 août à l'église, ils sont domiciliés à la même adresse (15 rue Meslée) qui est aussi celle des Dupin (Registre des mariages de St-Nicolas-des-Champs). A noter qu'ils ont été parrain et marraine de la petite Aurore le 2 juillet précédent, à la même église. Sur Maréchal, voir t. I, p. 90, n. 4.

Lucie Maréchal est morte à Paris le 8 mai 1851.

De la correspondance de G. S. avec son oncle, sa tante et sa cousine Clotilde, il ne nous est parvenu que trois lettres! on peut tenir pour vraisemblable que le reste a été détruit. A la mort de sa mère, lorsque Maurice Dudevant s'occupait de retrouver les correspondants, il avait déjà noté en face du nom de Camille Villetard (né du second mariage de Clotilde Maréchal) : « Où est-il? S'il en a, ce sont des lettres intimes insignifiantes, a moins qu'il ait celles de sa mère. » (Lov., E 936, fol. 36-39).

MARLIANI (Charlotte de Folleville, Mme Emmanuel). — 1205.

Des recherches persévérantes poursuivies dans plusieurs directions (La Vespière, Orbec, Lisieux) ne nous ont pas permis de retrouver la naissance de Charlotte de Folleville. Peut-être même n'a-t-elle pas été enregistrée, car les parents ont vécu cachés à Lisieux pendant une partie de la Révolution (Henri Pellerin, *Le Pays d'Auge*, déc. 1958). Son acte de décès (2 août 1850) la dit née à La Vespière (Calvados) et âgée de 60 ans, ce qui la ferait venir au monde en 1789-1790. D'après un renseignement obligeamment communiqué par les Archives du Calvados, on trouve mention de la naissance à la Vespière,

le 19 messidor an IV (8 juillet 1796) d'une sœur, Olympe Folleville, fille de Jean-Louis-Audrey Folleville et de Charlotte-Pétronille Aupoix, ce qui correspond bien aux précisions contenues dans l'acte de mariage de Mme Marliani où elle est dite fille de Louis-Jean-André de Folleville et de Caroline-Pétronille Aupoix de Mervilly (compte tenu des élisions de particules que la prudence commandait encore en 1796).

On peut donc tenir Mme Marliani pour bien identifiée ainsi, et si nous nous sommes étendus sur ces détails, c'est parce qu'on a pris, et qu'on prend encore cette Normande parfois pour une Italienne, parfois pour une Espagnole (les qualificatifs *d'aventurière* et de *femme tarée*, qu'on lui a appliqués, ont été suggérés sans doute par cet imaginaire cosmopolitisme dont nous faisons justice).

Son père était conseiller au Parlement de Rouen avant la Révolution; il sera maire de La Vespière, député — ultra — en 1815 et 1816. Sa mère est la dernière des Aupoix, sieurs de Mervilly, écuyers, qui possèdent la terre de Mervilly depuis le xvi<sup>e</sup> siècle. Charlotte épouse en premières noces Louis-Alexandre, baron de Laporte, receveur particulier des finances à Issoudun (Indre) en 1827-1829. Veuve, elle se remarie le 14 octobre 1830 avec Emmanuel-Joseph-Marie-François de Paule-Anaclet Marliani, consul d'Espagne à Marseille, plus tard à Paris. Fils de Joseph Marliani et de Françoise Cassens, celui-ci n'est peut-être pas authentiquement comte, mais c'est un personnage assez important qui en 1840 deviendra sénateur pour la province de Majorque; plus tard, revenu en Italie, il sera élu député de l'Assemblée de l'Émilie (1859), nommé sénateur etc.

Charlotte Marliani fera connaissance avec G. S. probablement au printemps 1836; elle sera pour elle une amie dévouée, enthousiaste, un peu encombrante, et une confidente très mêlée à sa vie pendant quinze ans, mais trop bavarde. « Tête passionnée, cœur maternel, destinée malheureuse parce qu'elle voulut trop faire plier la vie réelle devant l'idéal de son imagination et les exigences de sa sensibilité » (*Hist. Vie*, t. X. p. 146) Mme Marliani mourut à Paris à peu près séparée de son mari. Nous aurons l'occasion de faire ample connaissance avec elle, car la majeure partie de la correspondance (une centaine de lettres) nous a été conservée.

G. S. a mis en tête de *la Dernière Aldini* une dédicace qui peut avoir accrédité l'idée que Mme Marliani était étrangère : « Alla S<sup>a</sup> Carlotta Marliani, Consulesa di Spagna etc. »



MARTIN, dit MAILLEFER (Daniel-Pierre). — 1239 D.

Après avoir signé en 1829 P. D. Martin-Maillefer un poème en deux chants, *les Fiancés de Caracas* (Paris, Delaforest), Martin, dit Maillefer, devint journaliste républicain, rédacteur en chef et gérant du *Peuple souverain* à Marseille. Né à Nancy le 9 thermidor an VI (27 juillet 1798), il avait débuté dans la vie par un séjour prolongé en Colombie, pendant environ sept ans. Il sera un des principaux accusés du Procès d'Avril. On le trouvera aussi au *Bon sens*, au *Courrier français*, au *Libéral du Nord*, à Douai, au *National* d'Armand Carrel, à la *Revue du Progrès*. En 1841, la *Biographie des journalistes (Physiologie de la Presse)*, le cite parmi les rédacteurs du *National*, mais la formule employée (« il a écrit pendant assez longtemps au *National* ») semblerait indiquer qu'il n'y est plus.

L'année suivante, paraît une brochure intitulée *Élections de 1842. Des dangers de la France et de l'unité d'opposition* par D. P. M. Maillefer (Paris, Paulin) où il joint à une critique du régime un appel à l'union des partis d'opposition.

On le retrouve consul de France de 1<sup>re</sup> classe à Barcelone en 1848, consul général à Palerme en 1851, puis à Montevideo (Paraguay) de 1853 à 1869. L'ancien accusé du Procès d'Avril avait mis de l'eau dans son vin. Aussi le voit-on chevalier puis officier de la Légion d'honneur. (À noter que dans l'Almanach Impérial il est toujours nommé Martin-Maillefer.)

Il mourra commandeur à Hyères le 18 février 1877.

MARTIN (Mlles). — 1163<sup>D</sup>, 1361<sup>D</sup>, 1445<sup>D</sup>.

Ces Anglaises tenaient une pension pour petites filles dans le quartier Beaujon, près de la barrière de l'Étoile, au 9 de l'avenue Lord-Byron. Le prénom de l'aînée commençait par F, la seconde s'appelait Charlotte. Solange Dudevant demeura dans cette pension de novembre 1834 aux vacances de 1837.

MARTINEAU-DESCIENEZ (Gaston-Philippe-Augustin-Joseph, dit Auguste, baron). — 961, 1179, 1261, 1276, 1283, 1289, 1354, 1383, 1393, 1413, 1458.

La date de sa naissance explique pourquoi G. S. l'appelle le plus souvent Benjamin : il était né en effet à Paris le 7 février 1815, et avait tout juste vingt ans lorsqu'il est entré dans le cercle des relations de la romancière.

Son père, d'abord adjoint aux commissaires des guerres, avait fait une belle carrière administrative, et depuis 1830 était directeur au ministère de la Guerre, commandeur de

la Légion d'honneur depuis 1833. Le fils suivait ses traces; entré le 27 septembre 1832 au même ministère, avec le titre de commissaire ordinaire de 5<sup>e</sup> classe, il deviendra commissaire principal, sous-chef, puis chef de Bureau et secrétaire de la Commission de l'Algérie; à ce titre il fera plusieurs voyages dans cette possession française entre 1840 et 1845. Chevalier de la Légion d'honneur en 1843, il était bien parti pour accéder aux plus hauts postes de l'administration, quand la République de 1848 le destitua.

Il avait épousé le 19 novembre 1847, à Saint-Louis d'Antin, Élisabeth Lair.

Nous n'avons certainement pas la totalité des lettres amicales que lui a adressées G. S. La descendante de Martineau-Deschenez, Mme la baronne de Sarret, qui a bien voulu nous donner copie de celles qui lui restent, sait, par tradition de famille, qu'un certain nombre a été détruit jadis.

Si l'édition complète projetée en 1875 avait paru, il aurait eu droit à la dédicace de *Lavinia*.

MEURE (Charles). — 1065, 1177, 1212, 1254.

Cf. notice, t. I, p. 1012 (rectifiée t. II, p. 928.)

MICHEL (Louis-Chrysostome), dit MICHEL DE BOURGES. — 996, 1269<sup>D</sup>, 1277, 1327, 1335, 1337, 1340, 1349, 1350, 1355, 1360, 1371, 1372, 1378, 1406, 1408, 1409, 1410, 1417, 1429, 1432, 1433, 1435, 1436, 1438, 1439, 1448, 1449, 1450, 1452, 1453, 1454.

Louis-Chrysostome Michel a vu le jour à Pourrières (Var) le 30 octobre 1797, sept mois après la mort de son père Jean-Baptiste, massacré par une bande de royalistes.

Un tel drame marque d'un sceau tragique une destinée : combien de fois dut-il entendre sa mère ou son grand-père lui répéter : « C'est toi qui vengeras ton père ! » Michel ne pouvait être qu'un républicain farouche. Après des études au collège d'Aix-en-Provence, il s'engagea comme volontaire dans la légion du Var, pour échapper aux royalistes de 1815, car c'était l'époque où le Midi était en proie à la Terreur blanche. Ayant défendu un jour un de ses camarades devant le conseil de guerre, il montra une telle éloquence, une telle chaleur de conviction qu'il emporta l'acquiescement. Ainsi révélé à lui-même, il vint à Paris, pour faire son droit, et pour subsister fut pion et répétiteur. En même temps, fidèle à ses origines, il s'affilia à la Charbonnerie. Aux obsèques du

jeune Lallemand (7 juin 1820) c'est lui qui prononcera au nom des Écoles des paroles de vengeance devant la tombe. Il se lia avec Thiers et Mignet (connus déjà à Aix), avec Manuel, avec Buonarotti.

Reçu avocat en 1826, il s'inscrit au barreau de Bourges, épouse dans cette ville une riche veuve, Magdeleine-Sophie Raillard, veuve Lebrun, et acquiert la réputation d'un avocat politique qui ne ménage rien ni personne, surtout pas le gouvernement. Aussi fut-il l'objet de poursuites, notamment pour des articles de la revue qu'il avait fondée en 1829, la *Revue du Cher*. En juillet 1830, il se met au premier rang de l'insurrection à Bourges. Le nouveau régime n'est pas davantage à l'abri de ses fulgurantes attaques; à plusieurs reprises, Michel vient plaider devant la cour d'assises de la Seine dans de grands procès et toujours ses plaidoyers et ses improvisations font sensation. Ce fut certainement un grand avocat : « Voix fauve, parole qui s'impose et geste empreint d'une impérieuse trivialité », tel le dépeint son confrère Pinard. « Éloquence sauvage » a dit Louis Blanc. « Parler succulent et nerveux », selon Émile Ollivier. On a vu plus haut qu'au Procès d'Avril il avait été condamné à une peine de prison assortie d'amende.

Élu fin 1837 par le collège de Niort, il n'eut à la Chambre, à l'étonnement général, qu'un rôle effacé, et cette chambre ayant été dissoute en 1839, il ne fut pas réélu. De 1841 à 1848, il se retira sous sa tente, et parut à ses anciens amis s'assagir beaucoup trop. Une certaine affaire Pic, où il soutint un préfet contre un journaliste d'opposition, lui porta grand tort (1847). Aussi ne faut-il pas s'étonner que, nommé en 1848 commissaire de la République dans le Cher, il ait été révoqué vingt-quatre heures plus tard pour modérantisme. Les électeurs l'envoient en 1849 siéger à l'Assemblée législative. Il s'y livra à plusieurs interventions énergiques, mais se fit des illusions sur le peuple, « sentinelle invisible » contre les dangers du césarisme. Le coup d'État le trouve dressé contre la violation de la Constitution. Après quelques mois passés en Suisse, et en Belgique, dans l'exil, il rentra en France, sa santé ruinée, à Bourges d'abord, puis à Montpellier où il mourut le 16 mars 1853. L'histoire de ses relations avec G. S. se dégagera des lettres qui nous sont parvenues, en copies malheureusement, et fort incomplètes; il faut lire aussi *Hist. Vie* (t. X, *passim*), la *Lettre à Everard* (*Lettres d'un voyageur*, éd. 1857, pp. 151-195). En attendant l'étude, enrichie d'une documentation inédite que nous promet depuis longtemps M. Gaston Imbault,

on peut se reporter à A. Douarche, *Michel de Bourges et le parti républicain* (Bourges, Sire, 1882, in-8°); Michel de Bourges, *Plaidoyers et Discours*, réunis par Louis Martin, Paris, Dunod et Pinat, 1909, in-8°.

MONTFERRAND (Alfred de) Louis-Pierre-François-Adolphe, marquis de Chesnel de la Charbouclais, dit). — 979, 1154.

Né à Belleville le 24 septembre 1791, cet ancien officier supérieur d'infanterie a exercé sous divers pseudonymes une activité littéraire qui n'a pas laissé de traces durables dans la mémoire des hommes. Nul ne parle de son *Histoire de la rose chez les peuples anciens et modernes* (1820), de son *Voyage dans les Cévennes* (1828), de l'*Égypte ancienne et moderne* (1847), etc.

Sous le pseudonyme Alfred de Montferrand, il dirigea en 1836, chez l'éditeur Armand-Aubrée, une publication intitulée *Biographie des femmes auteurs contemporaines françaises*, avec portraits d'après nature par Jules Boilly, dont nous avons parlé en note sous la lettre n° 979.

Il est mort en octobre 1862.

MONTGOLFIER (Jenny). — 1172, 1268, 1270.

Professeur de piano et animatrice du mouvement musical à Lyon pendant au moins quarante ans, Jenny Montgolfier ne paraît pas être originaire de cette ville. Son mari, Pierre-François, né dans la Drôme en 1774, était fabricant de pianos. Considérant qu'en 1836 elle vient de marier sa fille, on peut supposer qu'elle-même est née à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Elle a accueilli le jeune Liszt lors de son premier passage à Lyon en 1826 (Lettre sans date de Lecourt, B. N., N. a. fr. 25189, fol. 466-467). On trouve son nom dans les annuaires lyonnais de 1827 à 1867. Elle a été à Lyon la première initiatrice des quatuors d'amateurs (Antoine Sallès, *le goût musical et la critique lyonnaise au XIX<sup>e</sup> siècle*, Lyon, Rey, 1911). Liszt qui l'appréciait beaucoup lui a dédié *la Serenata et l'Orgia*, grande fantaisie sur des motifs des *soirées musicales* de Rossini, op. 8, n° 1. Elle a connu Nourrit, Marceline Desbordes-Valmore, Mme Dorval, toutes les notabilités musicales et littéraires de passage à Lyon, et cependant nous n'avons pu découvrir la date de sa naissance ni celle de sa mort, malgré l'aide de quelques érudits lyonnais.

G. S. l'a rencontrée en allant à Genève en septembre 1836, et aussi au retour.

Elle ne doit pas être confondue avec Adélaïde de Montgolfier (1789-1880), fille de l'aéronaute, écrivain français, directrice de la revue *la Ruche*, collaboratrice de Louise Swanton-Belloc.

MUSSET (Louis-Charles-Alfred de). — 1092<sup>D</sup>, 1296, 1309.

Cf. notice, t. II, p. 928.

NÉRAUD (Jules). — 985, 986, 1000, 1168.

Cf. notice, t. II, p. 929.

PACAUD (Marie-Émilie Simon, Mme Pierre). — 1404.

Commerçante de La Châtre : « Draps et nouveautés ».

PAPET (Gustave). — 964, 989, 994, 1033, 1063, 1238, 1415, 1419, 1430, 1440, 1442, 1446.

Cf. notice, t. I, p. 1012.

PELLETAN (Pierre-Clément-Eugène). — 1104, 1316, 1339, 1343<sup>D</sup>.

Eugène Pelletan, qui s'est illustré plus tard sur la scène politique, est assez connu pour que nous nous contentions de résumer sa biographie : fils d'un notaire, né à la Barraque, près de Saint-Palais (Charente-Inférieure), le 29 octobre 1813, écrivain de talent, polémiste fougueux et incisif, journaliste politique assez versatile, il collabora à la *Presse*, au *Bien public*, au *Siècle*, à l'*Avenir*, fut secrétaire de Lamartine, publia de nombreux ouvrages dont les plus connus sont : la *Profession de foi du XIX<sup>e</sup> siècle* (1852), *Le Pasteur du Désert* (1855), *Naissance d'une ville* (1861), *Nouvelles Heures de travail* (1870).

Son rôle politique fut dans l'ensemble celui d'un opposant dans la ligne démocratique; il a attaqué assez vivement les socialistes.

Député en 1864, en 1869, en 1871, sénateur en 1876, il avait été en 1870, membre du gouvernement de la Défense Nationale sans portefeuille.

Il vint à Nohant en février 1837, pour servir de précepteur à Maurice, mais comme on le verra dans le volume suivant, cela ne dura pas trois mois.

Faut-il croire ceux qui prétendent que Pelletan a été l'amant de G. S.? Pour notre part, nous n'en avons pas trouvé de preuve. Alfred Michiels a laissé des brouillons informes d'un factum haineux, véritable poche de fiel, sur son ex-ami

Pelletan : on y lit que G. S. se serait vainement offerte au précepteur de son fils. Mais le témoignage de Michiels n'est pas un témoignage direct : ce qu'il rapporte ce sont les confidences d'un homme sur lequel il porte les jugements les plus méprisants sur le rapport de la sincérité (« tartufe, faussaire, rampant calomniateur, etc ») et on relève sous sa plume, une phrase révélatrice qui montre à quel point Pelletan est suspect de vantardise : « Alors lui vint [à Pelletan] une idée de spéculation littéraire, celle d'attirer l'attention sur lui en faisant croire qu'il avait été l'amant de George Sand. »

Et en effet sous la signature *Un inconnu*, et le titre *Lettres à une veuve*, Pelletan publia dans *la Presse* des articles à double entente qu'on pouvait interpréter malignement. G. S. s'en plaignit dans une lettre de juin 1837. Mais elle pardonna, et entre 1839 et 1842, nous verrons Pelletan hébergé dans un des pavillons de la rue Pigalle, et chargé par G. S. de diverses missions et commissions.

Chez les descendants de Pelletan nous avons rencontré une tradition solidement ancrée : non seulement Pelletan aurait été l'amant de G. S. mais encore il lui aurait fait un enfant. Mais comme il arrive souvent, cette tradition n'est appuyée d'aucune justification véritable ; au contraire, certains détails l'infirmieraient plutôt, pour des raisons toutes simples de chronologie.

Eugène Pelletan est mort le 6 décembre 1884, au Palais du Luxembourg où il était questeur. On peut consulter sur lui un ouvrage un peu trop du genre panégyrique mais assez bien renseigné : Édouard Petit, *Eugène Pelletan, sa vie, son œuvre*, Paris, Aristide Quillet, s. d.

La douzaine de lettres jusqu'ici retrouvées est certainement loin de représenter toute la correspondance de G. S. avec Pelletan.

PÉRIGNY (Comte de). — Voir : TAILLEVIS DE PÉRIGNY.

PICTET (Adolphe). — 1266, 1267.

Adolphe Pictet est à Genève un personnage marquant et respecté, lorsque G. S. y fait sa connaissance en septembre 1836. Né à Lancy (canton de Genève) le 25 fructidor an VII (11 septembre 1799) il est major d'artillerie, et artilleur distingué puisqu'on lui doit une invention concernant la percussion des obus.

En même temps il poursuit des études savantes sur le culte des Cabires, le sanscrit, les langues celtiques. Il publie des ouvrages

érudits, et un peu plus tard il sera professeur d'esthétique et d'histoire des littératures modernes à l'Académie de Genève. Il est entré en relations avec le couple Liszt-Marie d'Agoult au début de 1836, et c'est par eux qu'il devient ami et compagnon de voyage de George. Il a raconté plaisamment leurs équipées dans un petit livre qui a eu aussi peu de succès lors de sa publication qu'il est recherché et coté aujourd'hui : *Une course à Chamounix, conte fantastique* (Paris, Dupraz, 1838). George Sand, quant à elle, avait mis le major en scène dans la *Lettre d'un voyageur : A Charles Didier* (n° VIII, parue dans la *R.D.M.* du 15 novembre 1836, et devenue en volume la lettre n° X).

Ils correspondirent assez peu, semble-t-il. En 1856, G. S. publia dans *la Presse* un article sur un ouvrage récent de Pictet : *Du beau dans la nature, l'art et la poésie, études esthétiques* (en volume dans *Autour de la table*).

Pictet en la remerciant, lui dira qu'elle a été pour lui « une pile électro-poétique ».

Il mourut peu avant elle, le 20 décembre 1875, à Genève.

PIERRET (Louis-Mammès). — 1245, 1255<sup>D</sup>, 1326.

Fils d'un petit propriétaire champenois employé au Trésor depuis l'âge de dix-huit ans dans des emplois modestes, dit G. S. dans *Hist. Vie* en traçant son portrait (t. IV, p. 108-114) (la destruction des dossiers du Ministère des Finances en 1871 ne permet pas de préciser davantage), Pierret devait être né vers 1783, car lorsqu'il signe comme témoin au mariage d'Aurore (Registre des mariages de l'église Saint-Louis d'Antin) il a trente-neuf ans. On le voit étroitement associé à la vie de la famille dès l'époque de la rue Meslay, il signe à l'acte de mariage de Caroline avec Cazamajou, dans lequel il est dit contrôleur au Trésor royal, à l'acte de naissance de leur fils Oscar.

Mme Maurice Dupin, une fois veuve, est toujours escortée de Pierret, plaisamment appelé le Vicomte de la Pierrotière. Ne fut-il pour elle qu'un ami? nous n'oserions le garantir, malgré la caution de G. S.

Celle-ci dit qu'il avait épousé la fille d'un général sans fortune : nous n'avons pu découvrir ce mariage aux Archives de la Seine et dans aucune lettre il n'est question de Mme Pierret. D'après une lettre de Chopin à sa sœur du 31 octobre 1844, Pierret était mort quelque temps auparavant, à la suite d'une chute dans un escalier. (*Corr. de Frédéric Chopin*, t. III, p. 176).

PLANCHE (Gustave). — 1375.

Cf. notice, t. II, p. 931.

POURADIER-DUTEIL (Alexis). — 1028, 1038, 1060, 1123<sup>D</sup>, 1126, 1146, 1152, 1265, 1272, 1275, 1284, 1287, 1308, 1310, 1341, 1357, 1364, 1428, 1437, 1457, 1460.

Cf. notice, t. I, p. 1014, et t. II, p. 932.

Président de la Chambre des Pairs : voir SÉGUIER (baron).

Rédacteur du *Journal de l'Indre*. — 1014.

Rédacteur du *Journal...* — 1229.

RICHARD (Jean-David). — 1200.

Voici un autre Genevois dans la vie de George Sand, qui l'a connu par l'intermédiaire de Charles Didier. Descendant de Calvinistes émigrés après la révocation de l'Édit de Nantes, né le 1<sup>er</sup> septembre 1806 à Chêne-Bougeries, canton de Genève, David Richard est venu à Paris en 1830 pour faire des études de médecine (origine du surnom que lui donnera G. S. : *Doctor Amabilis*). Il fut interne à la Pitié. En même temps, il se liait avec Geoffroy Saint-Hilaire, Enfantin, Pierre Leroux, Lamennais (il passa une grande partie de l'année 1835 à la Chesnaie), et il collaborait à la *Revue Encyclopédique*, au *Bon sens*, à plusieurs journaux de médecine.

Du milieu de 1836 à fin 1838, il sera secrétaire particulier du préfet de la Gironde, M. de Preissac. La destitution de ce dernier ramènera Richard à Paris, où ses occupations ne sont pas très définies. Au printemps de 1840, le ministre de l'Intérieur lui confie la direction de l'asile d'aliénés de Stéphanfeld (Bas-Rhin) dont il sera le médecin-chef jusqu'à sa mort. Il épouse le 18 septembre 1841 à Paris une jeune fille, Jeanne Rivoire, qu'il avait rencontrée en allant chez Lamennais, et se convertit au catholicisme le 7 octobre 1848. Il mourra prématurément à Stéphanfeld le 11 juillet 1859, laissant deux fils. On peut consulter sur lui : le *Correspondant*, 25 septembre 1881 ; les *Annales de l'Est*, avril 1887 ; la *Revue hebdomadaire*, 30 juillet 1927 ; et le livre de A. Roussel et A.-M.-P. Ingold, *Lamennais et David Richard*, Paris, Douniol et Retaux, 1909, avec deux portraits.

Dans *Hist. Vie* plusieurs pages lui sont consacrées qui mettent l'accent sur le don mystérieux qu'avait Richard (il croyait



personnellement au magnétisme) de consoler, de calmer les douleurs physiques et les peines morales par sa seule présence. (t. IX, pp. 186-199). Neuf lettres de G. S. à Richard nous sont connues.

ROCHET (Jean-Georges). — 1039, 1066, 1093, 1097, 1114, 1176, 1214, 1366, 1379, 1455.

La correspondance échangée entre G. S. et l'abbé Rochet a été en partie publiée dans la *Nouvelle Revue* en 1896-1897, quelques autres ont reparu de ci, de là, mais il en manque certainement pas mal.

Né le 2 floréal an XI (22 avril 1803) à Montluçon (Allier), l'abbé Georges est une assez curieuse figure de prêtre à « la soutane attachée bien légèrement sur les épaules » (l'expression est de G. S. elle-même). Il ne paraît pas avoir eu une vocation très solide; il se montra perméable au courant mennaisien, et plusieurs fois fut sur le point de quitter l'Église. S'il y resta, on peut dire au fond que G. S. en est responsable, car elle le freina sagement. Ordonné à Bourges le 14 juillet 1830, successivement vicaire à Issoudun, puis à La Châtre, curé du Lys-Saint-Georges (Indre) en 1832, de La Champenoise (Indre) en 1834, d'où il commencera d'écrire à la romancière, il passera ensuite dans des paroisses du Cher (Parassy en 1839, Vesdun en 1848) se présentera aux élections de 1848, en vain, s'agitiera encore à l'approche des élections de 1871, et finira ses jours à Culan (Cher) le 13 janvier 1881.

ROCHOUX (Armand-Ambroise). — 1398<sup>D</sup>.

Né à Cluis (Indre) le 7 décembre 1813, Armand Rochoux, a publié au début de 1839 un roman : *le Cœur et le code* (Paris, Pougin et Legrand); en 1848, pour faire comme tout le monde, sa petite brochure politique : *Organisation sociale : solution présente*, (impr. de Gratiot). Il écrivait aussi dans des revues. Selon Quérard (la *France littéraire*), un roman paru sous son nom, *Un homme entre deux femmes* (Paris, Desessart, 1836) ne serait pas de lui.

Vers 1844, il abandonne la littérature, et se met marchand d'estampes; sa boutique était quai de l'Horloge. Sa nouvelle profession lui inspira un petit ouvrage satirique : *Les moutons de Panurge, chapitres émouvans et drolatiques sur les estampes, les experts, les catalogues et les collectionneurs*, Paris, J.-F. Delion, 1861.

Nous ignorons la date de sa mort.

ROLLINAT (Charles). — 1006, 1021<sup>D</sup>, 1210.

Cf. notice, t. II, p. 933.

ROLLINAT (François). — 987, 988, 990, 991, 1004, 1027, 1035, 1055, 1085, 1088, 1100, 1235, 1344<sup>D</sup>, 1390<sup>D</sup>, 1401, 1407.

Cf. notice, t. II, p. 934.

ROURE (Antoine-Scipion du). — 1223, 1306<sup>D</sup>, 1307, 1314, 1331, 1385, 1459.

Le prénom de Scipion étant traditionnel dans la famille, il a existé plusieurs Scipion du Roure vivant à la même époque. Néanmoins, nous croyons que l'ami de G. S. est celui dont parle l'ouvrage de H. Gourdon de Genouillac et du marquis de Piolenc, *Nobiliaire du Département des Bouches-du-Rhône*, (Paris, E. Dentu, 1863, p. 154) :

« Antoine, Scipion du Roure, baron de Beaujeu, né le 25 novembre 1808 d'une famille originaire de Bourgogne — deux sœurs jumelles — Résidence : Arles. »

Il habitait Barbegal, près d'Arles, et aussi la villa Beaujeu à Divonne par Gex (Ain). Nous ne savons de lui que ce qui résulte de la correspondance échangée, c'est-à-dire peu de chose. Une quinzaine de lettres conservées (la dernière est de 1875) montrent que les relations se sont maintenues, avec toutefois de notables interruptions. Il ne faut pas compter sur les descendants pour compléter cette notice.

Scipion du Roure, dont nous avons pu vérifier la naissance à Arles le 25 novembre 1808, serait mort en 1887. Il a dû se marier tard, car, fin 1874, il dit à G. S. avoir deux enfants âgés de 17 et de 15 ans. (B. H. V. P., Fonds Sand, G 3998).

Il aurait été, dans l'édition des œuvres complètes projetée et non réalisée en 1875, le dédicataire du *Secrétaire intime*.

SAINTE-RIEUL DUPOUY (Jean-Baptiste). — 1302.

On a vu que la lettre à ce correspondant ne présente pas tous les caractères d'authenticité désirables; nous donnons néanmoins sur lui une brève notice, dont les éléments sont dus à la *Statistique de la Gironde*, par Féret, t. III, p. 219, (ouvrage que nous a signalé M. le Conservateur de la Bibliothèque municipale de Bordeaux, ce dont nous le remercions). Sainte-Rieul Dupouy était né à Bordeaux le 17 novembre 1813. Son père arrivant de Saint-Domingue avait épousé une créole de la Martinique, Rose de Saint-Clair-Clauzel, parente de

l'impératrice Joséphine. En 1815, Saint-Rieul Dupouy père sauva la vie au général Clausel, poursuivi par les tueurs royalistes bordelais après Waterloo.

Au lieu d'étudier le droit à Paris, le jeune Saint-Rieul se passionna pour la littérature, le théâtre, fut critique théâtral du journal le *Capitole*, assidu du salon de Victor Hugo, ami de Théophile Gautier. Revenu à Bordeaux à la suite de la mort d'un frère et d'une sœur, il s'y fixa, collabora au *Mémorial bordelais*, à la *Lorgnette*, au *Courrier de la Gironde*, à toutes les feuilles bordelaises... C'était le chroniqueur idéal, spirituel, amusant, original. Il a publié plusieurs ouvrages : *Biographie des lions et des lionnes de Bordeaux* (1848), *L'été à Bordeaux* (1850), *L'hiver à Bordeaux* (1851) etc.

Il est mort dans sa ville natale le 11 janvier 1874.

SAINTE-BEUVE (Charles-Augustin) — 1037.

Cf. notice t. II, p. 935.

SCIPION DU ROURE. — Voir : ROURE (Scipion du).

SÉGUIER (Antoine-Jean-Mathieu, baron). — 975.

Un bon exemple de girouette politique, toujours du côté du manche. Né à Paris en 1768, il y mourra en 1848, après avoir servi et adulé tous les régimes qui se sont succédé en France du Premier Consul à Louis-Philippe. Avocat en 1789, émigré en 1790, commissaire près le tribunal de la Seine en 1800, président de la cour d'appel en 1802, commandeur de la Légion d'honneur en 1804 (à 36 ans!), baron en 1808, premier président en 1810, maintenu à ce poste en 1814, pair en 1815, chargé de l'instruction du procès du maréchal Ney, président lors du Procès d'Avril : il a toujours été le fidèle serviteur du pouvoir qui peut récompenser, décorer et enrichir.

En 1847, nous trouverons une autre lettre, que G. S. lui a écrite, cette fois, pour son propre compte.

SEYNES (Louis-Anne-Théodore Saussine de). — 1451.

Ce mélomane que G. S. rencontre à Lyon en octobre 1836 n'est pas un Lyonnais. Il est né à Nîmes (Gard) le 12 messidor an X (1<sup>er</sup> juin 1802). (Arch. du Gard.) Il avait commencé par faire carrière dans les postes jusqu'en 1827. Après un voyage à l'étranger, on le retrouve en 1833 à Paris, où il a connu Ingres et Rossini, vient à Lyon en 1834 où il entre dans une banque; achète une charge d'agent de change à Marseille, la

vend en 1836 et en achète une à Lyon, 4, place Saint-Clair. Intelligent et artiste, il est en même temps un amateur éclairé de peinture, de musique, il collabore à la *Revue du Lyonnais* fréquemment, mais anonymement ou sous la signature « Le gentilhomme » (mais dans le frontispice de ladite revue, où les noms des collaborateurs sont gravés sur des piliers symboliques, son nom est en tête).

Il est assidu aussi dans le milieu musical animé par Mme Montgolfier.

Il a publié plusieurs brochures, la plupart sous son pseudonyme : *La Mère, histoire saint-simonienne*, pamphlet (1833), *Exposition de Genève*, Lyon, L. Boitel, 1837, dont nous avons parlé; *Quelques mots sur la lutherie, La maison Sylvestre le Luthier* (Lyon, 1841).

Marié en 1840 à Joséphine Escot, il n'a pas eu de descendance. D'après des documents familiaux, il est mort en 1851, mais nous ne savons pas où.

SÈZE (Jean-Pierre-Aurélien de). — 1202<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. I, p. 1018.

TAILLEVIS DE PÉRIGNY (Théodat, comte de). — 1034<sup>D</sup>, 1051<sup>D</sup>.

Cf. notice (de la comtesse), t. I, p. 1019.

TOURANGIN (Alberte-Eliza). — 1231, 1271, 1321, 1334, 1382, 1395.

Félix Tourangin, dont la notice va suivre, a eu huit enfants. Eliza est le troisième.

Née le 21 février 1809 à Bourges, elle aura la vie sacrifiée qui échoit souvent en partage aux filles dont la mère est morte jeune en laissant de nombreux enfants. Sa sœur aînée, Adèle, plus heureuse, s'était mariée, et la charge d'une maison importante retomba sur Eliza, peu faite pour les responsabilités. On verra, par les lettres que G. S. lui adressera pendant près de quarante ans, les tristesses, les deuils, les ruines s'accumuler sur une malheureuse créature, sympathique, mais dépourvue de volonté et de sens pratique. On aura l'occasion d'admirer plus d'une fois la patience infinie dont G. S. fera preuve à son égard.

Elle mourra le 29 janvier 1889 à Saint-Florent, Cher (état civil de Saint-Florent).

G. S. avait l'intention de lui dédier *le Compagnon du Tour de France* dans l'édition complète projetée en 1875.

TOURANGIN (Étienne-*Félix*). — 1242, 1250, 1257, 1262, 1328<sup>D</sup>.

La famille Tourangin aura laissé deux fois son nom dans l'histoire littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle (et une fois dans celle du XX<sup>e</sup> par un de ses descendants, M. Philippe Hériat).

Zulma Tourangin, Mme Carraud, sera l'amie de Balzac; son cousin germain Félix, et les enfants de celui-ci, ceux de George Sand.

Félix Tourangin, né le 15 février 1783 à Bourges, est marchand de draps au moment de son mariage avec Victorine-Adélaïde Clément, en 1805. Plus tard, une liste d'électeurs le dit manufacturier, sans autre précision. Il a été président du tribunal de Commerce de Bourges. Il ne semble pas avoir fait de très brillantes affaires, manquant peut-être d'activité : toute la famille paraît d'ailleurs très aboulique. Sa femme est morte en 1828, il en a eu huit enfants; six vivent encore lorsque G. S., venant à Bourges pour son procès en 1836, est hébergée dans la maison Tourangin. (Les Tourangin étaient parents des Duteil, mais nous n'avons pas encore découvert comment les deux familles étaient alliées). Les relations ne cesseront guère désormais. On voit passer dans les lettres de G. S. : l'aîné, Georges-*Félix* (1806-1838) et l'avant-dernier Ambroise - Jules-*Ferdinand* (1821-1839), qui, déjà malades, disparaîtront de bonne heure; Eliza (voir la notice ci-dessus); *Gustave-Georges* (1815-1872) doué pour les sciences d'observation mais velléitaire; enfin Hippolyte-*Alfred* (1824-1908) qui survivra à tous les siens. Une autre fille, Louise-*Adèle* (1807-1846) avait épousé Georges Germann : elle est la seule à avoir fait souche.

Étienne-*Félix* est mort à Saint-Florent (Cher) le 9 décembre 1853 (état civil de Saint-Florent).

WALSH (*Théobald*-Antoine-Olivier, comte). — 1422<sup>D</sup>.

De cette famille noble des Walsh, originaire d'Irlande, qui compte plusieurs branches, de nombreux membres habitent la France lors de la Révolution. Un Walsh-Serrant est colonel du régiment de Walsh-Irlandais au service de la France. Le grand-père du nôtre, Antoine-Jean-Baptiste Paulin, lord Walsh, comte et pair d'Irlande, a été capitaine au même régiment; son père, Jean-Baptiste-François-Joseph, comte Walsh, est officier au régiment irlandais de Dillon. Un autre Théobald Walsh, comte de Serrant, né à Dublin, a été pair de France.

Notre comte Théobald Walsh est né à Ougrée-lès-Liège le 24 mai 1792. (Remercions M. Marcel Paquot, professeur à l'Université de Liège, grâce auquel nous avons eu copie de l'acte de baptême).

Il a écrit *Voyage en Suisse, en Lombardie et au Piémont* (1834), et *George Sand* (Paris, Hivert, 1837). Nous extrayons de la préface : « Auteur de *Jacques* et de *Lélia*, je veux mettre à nu le scandale et la dégradante immoralité de vos doctrines désolantes et de vos négations sauvages. Auteur du *Dieu inconnu*, aspiration sublime [...] je veux vous montrer reprenant votre vol vers ces hautes et pures régions, d'où vous vous êtes laissé déchoir, et où vous vous replacerez un jour ». Cela suffit pour donner le ton de l'ouvrage.

Les relations de l'auteur avec G. S. paraissent s'être bornées là. Dans le *Journal intime (posthume)*, elle le déclare « imbécile de crédulité » (p. 67). La date de sa mort nous est inconnue. On le confond parfois avec son oncle, le vicomte Walsh (1782-1860), lui aussi littérateur et légitimiste, qui sévit dans toutes les feuilles royalistes et catholiques avant et après 1830 : il a pour prénoms Joseph-Alexis, mais signe toujours Vicomte Walsh.

Il convient de noter qu'une Valentine de Walsh-Serrant était aux Anglaises en même temps qu'Aurore Dupin qui n'a pas cité son nom dans *Hist. Vie*.

WERDET (Jean-Baptiste-Antoine, dit *Edmond*). — 1290, 1297.

Né à Bordeaux en 1795, Werdet commença par être maître d'écriture au collège Sainte-Barbe pendant sept ans, puis commis de librairie, en dernier lieu chez Lefebvre, l'éditeur des classiques latins.

Il obtint son brevet de libraire le 27 avril 1824 (n° 2079) en remplacement de François Chauveau, 28, rue du Dragon. Pour des causes qui ne figurent pas au dossier, son brevet fut annulé le 6 février 1860 (Arch. Nat. F<sup>18</sup> 1834).

Mme veuve Charles-Béchet se l'associe en 1831, mais il la quitte le 1<sup>er</sup> mars 1834 pour se faire l'unique éditeur de Balzac, dont il publiera plusieurs romans parmi lesquels *le Père Goriot*, *le Livre mystique*, *le Lys dans la vallée*, etc. Mais au lieu de faire fortune, il courut à la faillite. Le 17 mai 1837, dépôt de bilan avec un important passif; il obtint son concordat mais il était désormais coulé et ne put s'en remettre. Après une seconde faillite en 1845, il dut abandonner la librairie. Plus

tard il publiera un *Portrait intime de Balzac* (peu flatté), en 1859, une *Histoire du livre en France depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789* (Dentu, 1861-1864, 5 vol.). Ses *Souvenirs de la vie littéraire*, souvent cités, ont été publiés après sa mort survenue en 1869 à Champs-sur-Marne.

Nous conseillons de suivre ses démêlés avec Balzac dans le tome III de la *Correspondance de Balzac* (édition Roger Pierrot, Classiques Garnier) où l'on trouvera une notice plus détaillée.